

PROMOTIO IUSTITIAE



Réflexion

Exercices Spirituels
et Écologie
Jim Profit S.J.

Quelques Impressions
personnelles sur le
Forum Social Mondial
Ricardo Falla S.J.

EXCHANGES ÉCHANGES INTERCAMBIOS SCAMBI

Participant

Fernando Franco S.J.
Gustavo Baena S.J.
José Maria Castillo S.J.
José Mario C. Francisco S.J.
Juan Hernández Pico S.J.
William O'Neill SJ
Susai Raj S.J.
Gerry Whelan S.J.

Débat

Le binôme Foi-Justice

Éditeur:	Fernando Franco S.J.
Éditrice adjointe:	Suguna Ramanathan
Layout:	Liliana Carvajal
Graphique:	Daniele Frigeri S.J.

Promotio Iustitiae est publié par le Secrétariat de la Justice Sociale de la Curie Généralice de la Compagnie de Jésus à Rome et imprimé sur papier sans chlore (TCF). PJ est disponible en français, anglais, espagnol et italien. Si vous souhaitez recevoir PJ, il vous suffit de communiquer votre adresse à l'éditeur (en indiquant la langue préférée). PJ est disponible aussi sur Internet à l'adresse suivante: **www.sjweb.info/sjs**

Si une idée vous a frappé dans ce numéro, n'hésitez pas à nous adresser une brève réaction de votre part. Pour envoyer une lettre à PJ en vue de la publication dans un prochain numéro, veuillez utiliser l'adresse, le numéro de fax ou l'adresse électronique indiqués sur la couverture.

La reproduction d'articles est encouragée; merci de citer *Promotio Iustitiae* comme source, ainsi que notre adresse et de nous envoyer une copie.

ÉDITORIAL _____ 4*Fernando Franco S.J.***RÉFLEXION** _____ 6**Exercices Spirituels et écologie***James Profit S.J.***Quelques impressions personnelles sur le Forum Social Mondial***Ricardo Falla S.J.***DÉBAT** _____ 17**Une Foi qui fait Justice***Fernando Franco S.J.**Gustavo Baena S.J.**José Maria Castillo S.J.**José Mario C. Francisco S.J.**Juan Hernández-Pico S.J.**William R. O'Neill S.J.**Susai Raj S.J.**Gerard Whelan S.J.***EXPÉRIENCES** _____ 30**Célébrer la Pâques avec les réfugiés à Nairobi***Toussaint Kafarhire Murhula S.J.***DOCUMENTS** _____ 32**Discours du Pape Jean-Paul II aux Évêques d'Inde en visite "ad limina"****RECENSION** _____ 34**Les demandeurs d'asile considérés comme une menace***Andrew Hamilton S.J.***RUBRIQUE NÉCROLOGIQUE** _____ 36**Aloysius Fonseca, S.J.: Une Vie***Oscar Pereira S.J.***Le dernier adieu***Oscar Rozario S.J.*

ÉDITORIAL

Face à une injustice flagrante, nous nous sommes souvent dit avec colère que nous ne pouvions pas garder le silence. Aujourd'hui, face à la violence qui nous opprime, le silence semble la réponse la plus adaptée. Durant les trois dernières années, le soir après un verre, nous nous sommes souvent dit les uns les autres avec espoir que la violence avait atteint un pic d'où elle devrait commencer à redescendre. Nous nous trompons fortement : il est fort probable que le pire soit encore à venir.

En tant que membre de cette grande « famille sociale » jésuite, Promotio Iustitiae veut avant tout observer un moment de silence, comme signe de respect envers toutes les victimes de cette violence globale, au Moyen-Orient, à Madrid, en Irak, en Afghanistan, au Kosovo, et à la frontière entre le Soudan et le Tchad. Nous devons réfléchir sur ce que nous avons vu ces jours-ci, comme Ignace recommande habituellement aux retraitants, pour découvrir la volonté de Dieu pour nous. J'ai mis par écrit quelques-unes des préoccupations et des questions gênantes qui sont le fruit de ma réflexion.

La compassion pour les victimes est nécessaire et c'est aussi une réponse chrétienne ; mais cela n'est peut-être pas une réponse suffisante pour nous, jésuites. La foi qui est la notre nous appelle à lutter pour la justice et l'équité, pour la transparence et la responsabilité, pour identifier une acception commune de la mort. Laissez-moi vous donner quelques exemples.

Des cendres de cette rhétorique quotidienne sur la violence, la douleur et la souffrance servie par les journaux, on pourrait souvent être amené à conclure que la douleur de certains est plus

condamnable que celle de certains autres, que la violence contre certains est moins (ou pas du tout) tolérée que celle subie par certains autres. Cette grammaire déformée de la violence annule la reconnaissance de l'autre, et elle est basée sur ce que Veena Das a appelé « le caractère intranslatif de la douleur » ; dans la situation dont nous sommes témoins, les personnes de chaque côté croient que la douleur dont elles souffrent est totalement différente de celle dont souffrent les autres, et que chaque douleur appelle légitimement une réponse différente : dans un cas, il s'agit d'autodéfense, dans l'autre, il s'agit d'attaque terroriste gratuite. Pourquoi cette différence ?

Un journaliste discutant des probables auteurs des homicides du 11 mars à Madrid parlait sur un ton rassurant de la nécessité de faire la distinction entre les homicides ciblés, les tueries à petite échelle et les massacres massifs comme ceux que l'on a vus à New York et à Madrid. Les dynamiques de la violence ont déjà réussi à nous corrompre, à nous faire croire que la gravité du péché commis dépendra dorénavant du nombre de personnes tuées. Combien de morts faudra-t-il la prochaine fois pour être considérée comme une tragédie ?

Alors que nous avons vécu sans problème pendant des années avec un certain genre de lutte terroriste, en partie carrément encouragée par ceux qui déclarent maintenant la guerre au terrorisme, nous sommes soudain convaincus que certains genres de terrorisme et de violence sont des attaques contre l'humanité et contre l'avenir de la démocratie civilisée. Pourquoi ce changement ?

Alors qu'un grand nombre de personnes en Afrique, en Asie et en Amérique Latine ont pris tragiquement conscience de la

vulnérabilité de leurs vies, quelques-fois à cause de guerres « locales » prolongées, plus souvent à cause de la malnutrition et des maladies, les sociétés riches montrent au contraire une certaine incapacité à reconnaître cette vulnérabilité, et l'on tente souvent de la reconsidérer du point de vue de la force et du pouvoir. Alors que la vulnérabilité des pauvres est « naturelle », ou au mieux suscite de la compassion, celle des puissants doit être cachée derrière une plus grande démonstration de force. Pourquoi les choses sont-elles ainsi ?

Puissions-nous être capables de pleurer avec les survivants du 11 mars à Madrid, ainsi qu'avec ceux qui ont réussi à échapper à la spirale de mort dans le Sud du Soudan pour la sécurité d'une tente peu hygiénique dans le désert du Tchad septentrional. Que cette période de pleurs pour les morts si nombreux puisse nous aider à admettre notre faillibilité et notre vulnérabilité, et comprendre que les conflits sont faits par intérêt, des intérêts qu'il faut renégocier, et que ces guerres ne sont pas motivées par des valeurs, des idéaux ou le futur de la démocratie civilisée... et encore moins par la religion.

---&&&&---

Ce numéro de *Promotio Iustitiae* s'ouvre avec un bref compte-rendu de James Profit sur la façon d'utiliser et d'interpréter les Exercices Spirituels pour comprendre et nourrir la spiritualité de la Création. Le Forum social mondial à Mumbai (Inde) a été rapporté avec succès dans *Headlines*, mais nous avons senti le besoin de publier la réflexion critique (correcte et objective) de quelqu'un comme Ricardo Falla S.J. Le fait d'avoir vécu et connu les mouvements populaires pendant de nombreuses

années garantit une certaine compétence ; le fait d'écrire de l'Amérique du Sud garantit une certaine objectivité.

En publiant la lettre pastorale de Jean-Paul II aux évêques de Madras, Madurai et Pondichéry (Tamil Nadu, Inde) dans ce numéro de *Promotio Iustitiae*, nous voulons répondre à l'appel de nombreux jésuites Dalits qui nous ont incités à divulguer les paroles du Pape. Dans sa lettre, le Saint-Père aborde un sujet qui nous concerne tous : la spiritualité de la solidarité dont parle le Pape et, pouvons-nous ajouter, les « communautés de solidarité » que nous, jésuites, sommes amenés à créer, sont incompatibles avec beaucoup de formes insidieuses de discrimination que nous pratiquons encore.

En finissant ce numéro avec la notice nécrologique de P. Aloysius Fonseca S.J., nous voulons rendre hommage à un jésuite indien qui a incité toute une génération à vivre « avec les pauvres et comme les pauvres ».

Nous avons reçu beaucoup de messages d'encouragement pour la nouvelle présentation. Nous avons aussi reçu de fortes critiques négatives à propos de quelques erreurs apparues dans l'édition française de *PJ* 81. Nos excuses aux lecteurs français, et notre gratitude à tous ceux qui continuent de nous faire part de leurs observations.

Original anglais
Traduit par Anne-Hélène Cauwel

Fernando Franco S.J.

RÉFLEXION

EXERCICES SPIRITUELS ET ÉCOLOGIE

James Profit, S.J.

L'image de notre planète vue de l'espace suscite un profond sentiment d'admiration et de respect. Une émotion semblable nous saisit lorsque nous prenons le temps de remarquer la naissance de chatons ou de regarder les fourmis d'une colonie transportant leur nourriture vers leur fourmilière. Il y a une expérience contemplative profonde qui émerge de la Terre. Et pourtant, une crise écologique menace la planète, signe de l'éloignement que vit l'humanité face à la Terre. Beaucoup semblent paralysés par la gravité du problème. Les *Exercices spirituels*, d'abord formulés par Saint Ignace durant un autre temps de crise, peuvent nous aider à pousser plus avant notre expérience contemplative tout en explorant les causes de cette crise écologique, et ce faisant, habiliter

Dire que le monde naturel est un « sujet » implique que la Création possède un caractère relationnel personnel et dynamique, une valeur intrinsèque indépendante de toute notion de valeur utilitaire qu'il peut avoir pour les humains

les humains à agir avec espérance et de façon à guérir. Les membres du Groupe consultatif du Projet Écologie, situé au Centre jésuite Ignatius de Guelph¹ ont développé et dirigé des retraites écologiques fondées sur les *Exercices Spirituels*. Dans la préparation de la retraite, nous avons vite réalisé que nous étions en train d'articuler nos expériences personnelles des *Exercices Spirituels*, une expérience façonnée par la terre sur laquelle est bâtie notre maison de retraite².

Cet article est une réflexion sur notre expérience. Je commence par discuter de la compréhension qu'avait Ignace de la Création. Une discussion sur l'écologie et les *Exercices* se résume souvent par une discussion sur le Principe et Fondement ainsi que sur le *Contemplatio*. Toutefois, la dynamique des quatre semaines peut engendrer une expérience contemplative de la Terre, encourageant ainsi une action de guérison envers la Terre. Ceci nous oriente vers une expérience du *Contemplatio*. C'est pourquoi je discute de la question de savoir comment la dynamique des quatre semaines peut nous aider dans notre recherche contemporaine de Dieu dans la Création.

Création à travers les Exercices spirituels³

Nous vivons dans un monde brisé (le document jésuite de 1999 sur l'écologie) déclare qu'Ignace affirme « une triple relation de sujets » entre Dieu, les êtres humains et le reste de la Création⁴. Cela nous rappelle qu'*Adam* (humain) a été créé à partir de *Adamah* (couche de terre arable) et qu'ainsi celui-ci est de façon permanente relié à Dieu et à la Terre. Dans son allocution, lors de l'ouverture du Collège Arrupe à Harare au Zimbabwe, le Père Kolvenbach a insisté sur le fait que cette relation est si intime qu'une personne ne peut trouver Dieu s'il ne le trouve aussi à travers l'environnement et, inversement, que cette relation à l'environnement serait déséquilibrée à moins que celle-ci ne soit aussi reliée à Dieu »⁵.

L'utilisation du mot « sujet », dans le document *Nous vivons dans un monde brisé*, est importante. Traditionnellement, le modèle occidental considère les autres créatures comme des objets, et assume que les êtres humains sont radicalement différents des autres créatures parce qu'il possède une raison humaine, ou une âme, supposément absente chez les autres créatures. C'est ainsi que les humains entrent en relation avec le domaine naturel d'une façon radicalement différente : en tant qu'objet et non pas en tant que sujet. Je suis le sujet

¹Le Projet Écologie du Centre jésuite de foi et justice sociale est situé au Centre jésuite Ignatius, l'ancien noviciat et juniorat de la Province du Haut-Canada. La propriété de 600 acres comprend une maison de retraite (Loyola House), une ferme organique, ainsi que des marécages et terres humides ; le tout situé à l'extrémité nord de la ville de Guelph, en Ontario au Canada.

²John English S.J. et deux membres du Projet Écologie, Lois Zachariah et Kuruwila Zachariah, ont créé une autre expression des Exercices Spirituels qui met l'accent sur la communauté et l'écologie. Cf. John English S.J., Lois Zachariah, et Kuruwila Zachariah, « Vingt-quatre Exercices Spirituels pour une Nouvelle Histoire de Communion Universelle » Supplément *Progressio* 57 (novembre 2002).

³Les influences de la compréhension de la création qu'avait Ignace peuvent faire l'objet d'un autre article. Ignace, comme ses contemporains, aurait pris pour acquis un certain sens de 'rattachement' à la Terre ainsi que le caractère sacré de la nature, qui a été perdu par la mentalité occidentale. La révérence qu'éprouvait Ignace envers la nature prenait racine dans son expérience. « Nous vivons dans un monde brisé » (le document jésuite sur l'écologie) nous rappelle que la chambre d'Ignace ouvrait sur un balcon et que de là il portait son regard sur un ciel constellé d'étoiles et qu'il y prenait grand plaisir. Ignace était également doué pour les expériences mystiques. À Manrese, Ignace avait eu une vision sur la façon dont Dieu avait créé le monde. Cette vision a été suivie de peu par une autre sur les berges de la rivière Cardoner, qui lui a conféré une intuition profonde, évoquant une transformation intérieure.

⁴« Nous vivons dans un monde brisé », *Promotio Iustitiae* 70 (avril 1999), 21.

⁵Peter-Hans Kolvenbach, « Notre responsabilité envers la création divine », allocution lors de l'ouverture du Collège Arrupe, l'école jésuite de philosophie et de lettres, Harare, Zimbabwe, 22 août, 1998. (Ottawa : Le centre jésuite pour la foi et la justice, 1999), 12.

connaissant le monde et ses créatures en tant qu'objets. Le monde naturel est réduit à l'état d'objet. Le philosophe Martin Buber décrit ce genre de relation comme étant une attitude de « Je-Ça » (I-It). À la place il suggère qu'une attitude « Je-Tu » (ou sujet versus sujet) est plus appropriée. Différents écologistes et féministes ont argumenté en faveur d'une compréhension semblable. Le prêtre passioniste Thomas Berry réfère à l'univers tout entier comme étant une « communion de sujets ». « Parenté » et « compagnonnage » sont des mots utilisés assez souvent pour décrire cette relation de sujet à sujet.

Dire que le monde naturel est un « sujet » implique que la Création possède un caractère relationnel personnel et dynamique, une valeur intrinsèque indépendante de toute notion de valeur utilitaire qu'il peut avoir pour les humains. Nous sommes des êtres qui affectent les autres et qui sommes en retour influencés par les autres.

La « triple relation de sujets » est particulièrement évidente dans le Principe et Fondement et dans la Contemplation pour parvenir à l'amour, les deux appuis des *Exercices*. Ignace établit que les humains doivent utiliser le reste de la Création dans la mesure où cela conduit à Dieu, c'est-à-dire afin de nous aider « pour louer, révéler et servir Dieu ». Liberté constitue ici la clef, et cela engage un attachement ordonné tant envers les créatures qu'envers les humains.

Le langage de Principe et Fondement peut sembler un peu anthropocentrique au début, i.e., l'ordre de la création comme ayant une valeur instrumentale pour la relation des humains avec Dieu. Cependant, dans le *Contemplatio* il est clair que la Création est à la fois source de Dieu et chemin vers Dieu. L'activité de Dieu et le mystère de Dieu sont dans la Création. Dieu demeure dans la Création. Dieu œuvre et travaille dans la Création. Le monde est rempli de la grandeur de Dieu, comme nous le dit Gerald Manley Hopkins⁶. Le Père Kolvenbach déclare :

Dans l'environnement, la personne humaine trouve le Créateur « en toutes choses », et non pas malgré les choses créées comme si elles le cachaient derrière un voile, ou même avec leur aide, comme si elles n'avaient qu'une valeur instrumentale. La personne humaine fait un avec toutes les choses créées dans leur relation à Dieu que Dieu a amoureuxment établi pour nous en union avec notre environnement⁷.

Nous faisons l'expérience de la bonté de Dieu à travers les créatures qui nous entourent. Lorsque nous faisons

l'expérience de cette bonté, spontanément nous voulons « louer, révéler et servir Dieu ».

Dans la troisième règle du discernement, Ignace affirme de nouveau que nous ne pouvons pas avoir la connaissance de Dieu séparément du monde qu'Il a créé. Il ajoute que la consolation est « ...une quelconque motion intérieure par laquelle l'âme en vient à s'enflammer dans l'amour de son Créateur et Seigneur ; et conséquemment, lorsqu'elle ne peut plus aimer pour elle-même aucune chose créée sur la terre, mais seulement dans le Créateur de toutes choses » [*Exercices Spirituels*, 316].

La Création est la première grande oeuvre de la rédemption, et constitue la fondation de l'acte salvifique de Dieu. Ainsi, la rédemption est à l'intérieur du contexte de la Création. La compréhension de la création par Sallie McFague est consistante avec celle d'Ignace. La création est là où le Salut arrive et non pas l'arrière-scène ou même la scène elle-même⁸. Dans le *Contemplatio*, je dois rendre grâce à Dieu pour tout ce qu'Il a fait pour moi et pour tous les bienfaits que j'ai reçus. Dieu se donne à moi à travers sa création. Dieu travaille pour moi, et ce faisant Dieu me sauve. En effet, Ignace encourage les retraitants à « cri d'admiration avec un immense amour » alors qu'ils méditent sur comment, à travers l'univers, Dieu les a soutenus et servis durant leur vie alors même qu'ils péchaient [*Exercices Spirituels*, 60].

La Première Semaine

La crise écologique prend ses racines dans nos convictions profondes et dans notre vision du monde. Le consumérisme, le matérialisme, le mythe du progrès et de la croissance économique ainsi que nos efforts délibérés pour contrôler la nature causent tous des ravages pour l'environnement. Pourtant, derrière ces attitudes se cache un problème plus grand encore, et ce problème est de nature spirituelle.

Nous vivons à une époque où la quantité d'informations et de connaissances est immense. Après avoir argumenté à l'effet que la preuve scientifique indique bel et bien que les activités humaines causent des changements climatiques, le scientifique britannique John Houghton ajoute que le problème réside dans l'absence de volonté de faire quoique ce soit pour y remédier. « Ne pas avoir le désir, dit-il, « constitue un problème spirituel, pas un problème scientifique »⁹.

⁶Gerald Manley Hopkins, « God's Grandeur », *Selected Poems and Prose of Gerard Manley Hopkins*. (Harmondsworth, Penguin Books, 1958), 27.

⁷Kolvenbach, « Notre responsabilité envers la création divine », 14.

⁸cf. Sallie McFague, *The Body of God* (Minneapolis : Augsburg Fortress Press, 1993), 180-182.

⁹Conférence publique donnée par John Houghton à l'université de St. Michael à Toronto, juin 2002.

La crise écologique est due à un déséquilibre dans la triple relation, celle entre Dieu, les humains et le reste de la Création. Notre destruction de la Terre est un affront fait à Dieu. David Toolan déclare simplement: « dégrader la Terre c'est interférer avec le message du Créateur »¹⁰. Thomas Berry dit que lorsque nous détruisons les formes de vie vivante sur la planète, « ...nous détruisons des modes de la présence divine »¹¹. À Harare, le Père Kolvenbach a dit que le cœur de la crise écologique est un « reniement de la relation à Dieu »¹². Cet argument est réitéré dans *Nous vivons dans un monde brisé* :

Aux origines de la crise écologique il y a le déni – en actions bien plus qu'en paroles – de la relation avec Dieu. Se couper de Dieu, c'est se couper de la source de la vie, c'est se couper de l'amour et du respect de la vie, qui sont fondamentaux. Quand nous sommes ainsi coupés, nous nous permettons de détruire la vie, et écologiquement parlant, les conditions de la vie¹³.

Le Pape Jean-Paul II a lancé un appel à la conversion écologique. Il a dit : « L'humanité a déçu les attentes divines ... humiliant... les plates-bandes qui sont notre demeure. Il est nécessaire alors de stimuler et d'encourager la conversion écologique »¹⁴. La crise écologique existe parce que la Création a été rendue esclave de nos péchés. Si la crise doit changer, la transformation doit prendre place aux racines du problème. La Première Semaine se concentre sur cette transformation au plus profond de notre être. Il s'agit d'une conversion.

Une partie de la complexité de la crise écologique est que nous nions qu'elle existe. Cette négation sert à nous protéger, parce regarder la crise en face mène à un sentiment inconfortable d'impuissance, de culpabilité et de désespoir. Ces sentiments n'encouragent pas une action positive.

Plusieurs fois j'ai été témoin de l'impuissance des gens lorsqu'ils avaient été obligés de regarder en face la gravité du problème. Je me souviens d'une conférence donnée par un environnementaliste et théologien. La portée de son discours se limitait à une litanie de nos péchés écologiques, évoquant une crainte pour la survie de la planète. À la fin de la conférence il planait un malaise dans la pièce ; malaise qui ressortait à travers les questions posées : « Le problème est si énorme, que puis-je faire ? » « Y a-t-il de l'espoir ? » « Peut-on faire quelque chose ? » Il me semble qu'il peut y avoir des raisons d'agir meilleures que la peur et la culpabilité.

L'objectif de la Première Semaine en particulier, est de

regarder le péché, mais dans le contexte de l'amour salvifique et de la miséricorde de Dieu. La culpabilité, la peur et l'impuissance ne constituent pas des réponses appropriées face à un tel amour. Nous traitons de la sévérité de la crise et nous recherchons la grâce « du regret de nos péchés ». J'ai un sursaut d'horreur devant l'ampleur de mon péché et devant l'ampleur de la crise écologique [*Exercices Spirituels*, 60]. J'éprouve de la gratitude envers Dieu qui désire me pardonner. Néanmoins, le retraitant peut être dépassé par sa culpabilité et son impuissance. Si c'est le cas, la prière est le meilleur moyen de faire face à ces sentiments, une prière en présence d'un Créateur aimant.

Les retraitants peuvent également éprouver une résistance à regarder la réalité de la crise écologique. Les gens peuvent vouloir débattre de la sévérité de la crise, ou disputer certains faits sur des problèmes tels que les changements climatiques. Au lieu d'argumenter sur les détails, le directeur peut simplement demander au retraitant de « porter tout cela dans la prière ». Le retraitant

confronte Dieu avec la question qui l'habite. Ceci est beaucoup plus qu'un exercice intellectuel !

Au lieu de fuir la crise écologique pour se réfugier dans un état de reniement ou de désespoir, durant la Première Semaine nous sommes invités à faire l'expérience de la présence et de l'amour du Christ en dépit de nos péchés. Nous faisons l'expérience de Dieu au milieu d'une crise, au milieu même de nos péchés et des péchés de ma société. Comme le fils prodigue (Lc 15 :11-32), nous entendons l'invitation à retourner vers la maison de Dieu, vers la Terre, avec le cœur rempli de repentir pour le gaspillage de notre héritage par la violence qui est faite envers la Terre.

La Deuxième Semaine

Le retraitant peut poursuivre la retraite de deux façons. Premièrement, après avoir fait l'expérience de la sévérité de la crise et de sa participation à celle-ci, le retraitant peut entrer dans la Deuxième Semaine de façon traditionnelle, en expérimentant la vie terrestre de Jésus, puis sa passion et sa résurrection. Après avoir développé une intimité avec Jésus et avoir expérimenté sa mort puis sa résurrection, le retraitant laisse la retraite avec un

¹⁰David Toolan, *At Home with the Cosmos* (Maryknoll, N.Y. : Orbis Books, 2001), 74.

¹¹Thomas Berry, *The Dream of the Earth* (San Francisco : Sierra Club Books, 1990), 11.

¹²Kolvenbach, « *Notre responsabilité envers la Création divine* », 13.

¹³« *Nous vivons dans un monde brisé* », *Promotio Iustitiae*, 27.

¹⁴Pape Jean-Paul II, audience générale du mercredi 17 janvier 2001.

engagement renouvelé à agir pour la Terre. Une façon un peu différente s'appelle l'approche cosmique. Nous entrons dans la Deuxième Semaine et nous expérimentons l'intimité avec le Christ cosmique, le Christ de Paul dans sa Lettre aux Colossiens (1 :15-20), et de Jean (1 :1)¹⁵. L'approche cosmique tente de développer une relation personnelle, dynamique avec la Création en tant qu'incarnation de Dieu. Elle encourage une expérience de la Création comme chemin qui mène vers Dieu, mais également comme une expérience de Dieu/Christ cosmique qui a élu domicile dans la Création.

Durant la Deuxième Semaine, nous approchons la Création comme des contemplatifs. Nous faisons l'expérience des détails de la Terre à travers tous nos sens¹⁶, aimant le mystère du divin qui y est présent. Nous cherchons à célébrer la diversité de la Création, tout en restant ouvert à l'expérience de l'unité de la Trinité au sein de l'unité de la Création. Une telle position envers la Création est similaire à celles articulées par Elizabeth Johnson comme approchant la création avec un « regard contemplatif », par Wendell Berry comme ayant « un esprit compatissant » envers la Création, et par Sallie McFague comme « portant attention » à la Création.

Durant la Deuxième Semaine, nous pouvons également rechercher une intimité avec le Christ cosmique tel qu'exprimé par le Jésus historique. Méditer sur l'incarnation peut aider. Dans l'incarnation, nous trouvons la pleine expression de la relation personnelle du Christ cosmique avec la Création. Notre prière consiste à porter attention au don du Christ cosmique devenant une créature de la Terre. John McCarthy et John English observent :

Nous contemplons rarement que l'ovule fertilisé dans le sein de Marie est une créature, que Jésus passe à travers toutes les phases du développement humain qui ont pris des milliards d'années à se créer. Le Jésus incarné entre en relation avec l'aspect « de créature » de son existence d'une façon personnelle. Jésus devient une créature, un humain et par extension il a une relation de « Je-Tu » avec la Création. Le Christ, Créateur et Seigneur, est en relation « sujet versus sujet » avec toute la Création¹⁷.

Nous prions aussi avec Jésus, qui a fait l'expérience de la beauté des lys des champs, a eu des expériences mystiques dans le désert et sur la montagne, qui a prié dans le jardin et dans les « endroits calmes », et a utilisé la boue de la Terre pour guérir l'aveugle.

Nous pouvons aussi porter attention aux détails de certains aspects de la Création. Nous pouvons centrer notre prière sur le don de la terre, par exemple. En

contemplant la complexité de la communauté biologique, nous expérimentons la majesté de Dieu. Ou bien nous portons attention à l'activité de guérison de la Terre. Nous considérons comment les plantes sont des agents de guérison, Les valeurs nutritives et médicinales des plantes sont très connues. Mais les plantes peuvent également restaurer l'équilibre. Le pissenlit, par exemple, une mauvaise herbe très calomniée au Canada, redonne à la terre trop compactée sa fertilité grâce à sa très longue racine qui transporte les nutriments de la profondeur du sol vers la surface, améliorant ainsi la santé générale du sol. Le ministère de guérison de Jésus a pris place au sein de la Création ; l'habilité de guérison de Jésus est de même nature que celle de la Terre elle-même. C'est pourquoi les histoires de guérison de Jésus sont aussi « du fourrage » pour la prière.

Il existe aussi une capacité étonnante pour les humains de recevoir une guérison spirituelle de la Terre. Une femme aux prises avec l'échec d'une relation et l'abandon de son conjoint a fait une expérience de guérison à travers la fidélité de notre chien de ferme, Nimkii, lequel l'accompagnait dans ses promenades durant la retraite.

***Il existe aussi une
capacité étonnante
pour les humains
de recevoir une
guérison spirituelle
de la Terre***

J'ai également découvert que la Deuxième Semaine concerne la reconnaissance et la célébration de notre relation déjà existante avec le Dieu de la Création. Les gens ont souvent prié à partir de leurs souvenirs d'enfant lorsqu'ils jouaient dehors ou lorsqu'ils accompagnaient un parent travaillant sur une ferme. Parfois ces expériences n'ont jamais été reconnues comme étant des expériences de Dieu. Une femme est arrivée à la maison de retraite disant qu'elle éprouvait des « difficultés à prier ». Et pourtant durant sa

¹⁵Des retraitants m'ont souvent demandé une explication pour le Christ cosmique. Bien que le concept ait une riche application dans l'histoire de l'Église, le terme même a été utilisé pour la première fois au début du siècle dernier. Le Christ cosmique est l'Esprit de Dieu incarné. C'est le Christ d'Ignace qui est « Créateur et Seigneur » – le Créateur, mais aussi Celui qui a une relation personnelle avec l'Univers. Le Christ cosmique est le point Oméga de Teilhard de Chardin, ramenant toute la Création à l'être même du Christ. Comme le dit Diarmuid O'Murchu, le Christ dévoile l'être même du Christ à travers les 15 milliards d'années de l'histoire de la Création. Le cosmos tout entier est la maison de Dieu/du Christ cosmique. L'événement Jésus est la particularité du Christ cosmique. Jésus est la présence du Christ cosmique « faisant éruption d'une façon spéciale », selon les mots de Sallie McFague. Le Christ ressuscité que les disciples ont rencontré était Jésus sans son corps terrestre. C'était le Christ cosmique. cf. Diarmuid O'Murchu, *Quantum Theology* (New York : The Crossroad Publishing Company, 2002), p.178 ; Sallie McFague, *The Body of God*, 162 ; Matthew Fox, *The Coming of the Cosmic Christ* (San Francisco : Harper and Row, 1988).

¹⁶Application des sens (Exercices Spirituels 121) constitue un bon exercice sur ce point.

¹⁷John McCarthy S.J. et John English S.J. « The Spiritual Exercises and Ecology » 7, septembre 2000, p.5, Manuscrit non publié.

prière de la deuxième semaine elle s'est souvenue que dans les moments difficiles elle allait simplement s'asseoir en face de l'océan et « restait là immobile ». Elle y était généralement ravivée par un sentiment de paix, et souvent parvenait à y prendre des décisions. Sa libération est venue de la simple reconnaissance que ces moments étaient des temps de prière !

La Troisième Semaine

Durant la Troisième Semaine, nous entrons en contact avec la façon dont Dieu travaille à la Création et particulièrement avec le Christ souffrant à travers la Terre. Le Christ cosmique continue de souffrir dans les pauvres. La souffrance d'un enfant affamé est la souffrance du Christ. La souffrance d'une personne atteinte du SIDA est la souffrance de Jésus. L'abandon ressenti par certaines personnes âgées est l'abandon que Jésus a souffert sur la croix. Nous faisons l'expérience de la souffrance du Christ à travers celle des pauvres.

Le cri des pauvres est la voix de la Terre¹⁸. C'est la Terre qui pleure. Les évêques canadiens déclarent que « Le cri de la Terre et le cri des pauvres ne font qu'un »¹⁹. Et c'est le cri de Jésus sur la croix.

Parce que nous faisons l'expérience de la réalité du Christ à travers la nature, nous savons que tous les pauvres humains et toutes les créatures souffrantes de la Terre expriment la souffrance du Christ. Toutes les créatures souffrantes sont les pauvres²⁰. L'expression la plus vivide consiste en la destruction des espèces vivantes. Le Christ souffre aussi alors que les climats de la Terre changent à cause des combustibles fossiles qui brûlent. Nous faisons l'expérience de la souffrance du Christ alors que les rivières se font polluées, ou quand les poissons meurent à cause des pesticides des champs cultivés qui s'écoulent dans les cours d'eaux. « Sommes-nous encore capable d'entendre et d'écouter le cri des pauvres ? Sommes-nous attentifs au cri même de la Terre ? »²¹ nous demandent les évêques québécois. Durant la Troisième Semaine nous nous approchons du Christ souffrant dans la Terre. Nous portons attention à ce cri. Et nous demandons la grâce du regret, de la compassion et de la honte.

Récemment, une religieuse partageait son expérience au Timor oriental avec un groupe de retraitants. Elle avait passé quelques temps là-bas peu après le retrait des troupes indonésiennes, laissant derrière eux un paysage brûlé et défiguré. Les seules couleurs qui restaient dans cette campagne tropicale, nous dit-elle, étaient le noir et le brun. C'était aussi très silencieux. Il n'y avait pas d'oiseaux. Au cours des années de guerre qui venaient de se terminer, les gens n'avaient d'autres choix que de manger les oiseaux pour survivre. Les quelques oiseaux

qui restaient sont partis quand les arbres ont été brûlés. Ce sentiment de tranquille désolation émane même des gens, nous dit-elle. Avec des larmes dans les yeux, elle a dit : « L'endroit était mort, mort, mort ! » Après une courte pause elle a continué, « Et pourtant vous auriez pu y sentir la présence de Dieu, un Dieu souffrant avec son peuple, un Dieu souffrant dans la terre elle-même ! Jésus souffrant sur la croix ! » Ceci est l'expérience de la Troisième Semaine.

*Un Dieu souffrant
avec son peuple, un
Dieu souffrant dans
la terre elle-même !
Jésus souffrant sur la
croix ! » Ceci est
l'expérience de la
Troisième Semaine*

La Troisième Semaine peut aussi nous aider à voir la réalité de la mort au sein de la Création. Il peut y avoir une tendance au romantisme environnemental et à la sentimentalité nous menant à nier ou ignorer l'équilibre précaire de la Création qui est souvent maintenu par des moyens tragiques et douloureux. Rosemary Radford Ruether nous dit :

Nous sommes tentés... de voir la nature à travers des lentilles paradisiaques, en ignorant son visage violent et tragique. Nous l'imaginons comme un éden seulement en nous en retirant et en la regardant à travers la fenêtre de nos oasis momentanés d'invulnérabilité²².

La Troisième Semaine force les retraitants à contempler la mort et cette mort peut ne pas être belle à voir. Nimkii, notre chien, aime tuer les lapins et les marmottes. Elle a l'habitude de déposer sa proie sur le perron de la porte, afin que tous puissent admirer son habileté. Cela a souvent horrifié les retraitants. Le comportement de Nimkii a alimenté la prière de plus d'une personne qui avaient été choquées.

La Quatrième Semaine

La religieuse, qui avait vécu au Timor oriental, continue son histoire : « Éventuellement la vie recommença à revenir sur la terre. Les plantes se mirent à pousser. La couleur revint. Les oiseaux retournèrent. Les gens virent cela comme un signe du pardon de Dieu pour avoir tué et mangé les oiseaux. Les gens aussi reçurent une vie nouvelle et commencèrent à l'exprimer. La terre s'auto-guérisait ! Elle exprimait la vie de Dieu. La terre elle-même proclamait la résurrection de Jésus ! »

¹⁸ Cf. Leonardo Boff, *The Cry of the Earth, the Cry of the Poor* (Maryknoll, N.Y. : Orbis Books, 1997).

¹⁹ Conférence des évêques catholiques canadiens, Commission des affaires sociales, « Tu aimes tout ce qui existe... toutes choses d'appartient, Dieu, amoureux de la vie », 4 octobre 2003, p.5.

²⁰ Cf. McFague, *The Body of God*, 165, 200-201

²¹ Le comité des affaires sociales de l'assemblée des évêques du Québec, « Cry of the Earth ; Cry of the Poor ». 1 mai 2001, 1

²² Rosemary Radford Ruether, *Gaia and God*. (San Francisco : Harper, 1992), 108 – 109.

La Quatrième Semaine est faite de ce genre de choses ! Oui, la Création est l'endroit du salut, là où l'on expérimente la vie nouvelle. Sallie McFague nous rappelle que « toute la Création est comprise dans la divine libération, la puissance de guérison »²³. Le pouvoir de libération de Dieu apporte vie à la terre brûlée. L'esprit qui englobe tous les aspects de la Création « ...travaille en nous, dans la vie comme dans la mort, afin d'apporter bien-être et plénitude à toutes les entités de la création »²⁴. Durant la Quatrième Semaine, nous expérimentons la résurrection, la vie nouvelle qui vient de la mort. Nous portons attention à cette vie nouvelle jaillissant de la mort au sein de toute la Création : la vie nouvelle du printemps ou de la mousson ; la vie d'une plante qui arrive à pousser sur un sol rocailleux ; la capacité d'endurance et de résistance des gens en dépit de circonstances très difficiles.

La Terre est vie. La mort, la destruction, la souffrance ne sont pas la fin de l'histoire. Le Calvaire ne conclut pas l'histoire de Jésus.

Nous pouvons désirer réfléchir sur l'histoire de l'évolution de la Terre.

C'est une histoire faite d'histoires de crises, et entre les crises, la vie nouvelle a évolué avec des expressions tout à fait nouvelles. Si les dinosaures n'avaient pas disparu il y a 65 millions d'années, les mammifères, et particulièrement les humains, n'auraient pas évolué. Dieu fait naître la vie à partir des crises. Une vie libératrice et rachetée émerge de la tragédie du Calvaire.

Durant la Quatrième Semaine, nous portons attention à la vie de la Terre, y compris la vie que Marie-Madeleine a expérimentée dans le jardin, à l'extérieur du tombeau. Nous sommes témoins de la transformation des disciples qui passent du désespoir à l'espérance. Nous recherchons la grâce de nous réjouir intensément à cause de la grande joie et de la gloire du Christ notre Seigneur. Cette expérience de joie est source d'espérance. L'espoir des disciples est notre espérance. Nous espérons malgré notre péché qui a mené à la destruction de la Terre et peut-être même en dépit de notre pessimisme face à notre avenir. Cette espérance est fondée sur notre expérience de la résurrection – notre expérience de la résurrection de Jésus et celle de la résurrection du Christ au sein de la Terre.

Ainsi, la retraite est presque finie, mais pas encore tout à fait. Nous complétons la retraite en priant le *Contemplatio*. La Contemplation est *pour obtenir l'amour*. Nous avons instruction de demander la grâce de l'amour. Mais Ignace nous rappelle dans le prélude que cette grâce doit se manifester dans nos actions.

Nous ne devons pas tout simplement avoir une expérience « d'euphorie passagère ». En méditant sur les dons que nous avons reçus, nous faisons l'expérience de la compassion – de l'amour pour la création et de l'amour pour Dieu. Cet amour est reflété dans nos œuvres. Nous nous offrons nous-mêmes dans une relation d'alliance avec Dieu et nous l'exprimons par la prière du « Prends Seigneur et reçoit ». Et quelles meilleures œuvres existe-t-il si ce n'est de refléter dans notre vie la triple relation, de restaurer les bonnes relations et de prendre part à la guérison de la Terre ?

Les Exercices peuvent faciliter une conversion, être porteur de guérison de notre relation avec la Terre, et nous habiliter à être un peuple de l'espérance, recherchant le changement de nos attitudes culturelles et de nos structures sociales qui contribuent à cette crise

Cette action qui naît de l'amour est en contraste dramatique avec l'action qui résulte de la peur ou de la culpabilité lorsque je ne considère que l'état de la Terre et la destruction qui est tellement apparente. Notre expérience de la résurrection nous rend capables d'espérer – même quand tout ce que nous pouvons voir en ce moment se résume à la destruction et à la souffrance. Comme Paul le dit au peuple de Rome, « c'est dans l'espérance que nous sommes sauvés... (et c'est pourquoi) nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec impatience »²⁵. Nous agissons avec foi, laquelle a « l'assurance des choses espérées, la conviction des choses qui ne se voient pas », comme nous le dit l'auteur de la Lettre aux Hébreux²⁶. Remplie du souffle de l'amour, mon action sera alors le partage de moi-même avec le bien-aimé, avec le Dieu trin.

Conclusion

Nous vivons dans un monde brisé déclare que dans ce temps de déclin écologique et de crise, nous pouvons profiter des traditions ignaciennes de prière, de discernement et de réconciliation ainsi que de l'adaptation des *Exercices* avec une attention portée à l'écologie²⁷. Les *Exercices* peuvent faciliter une conversion, être porteurs de guérison de notre relation avec la Terre, et nous habiliter à être un peuple de l'espérance, recherchant le changement de nos attitudes culturelles et de nos structures sociales qui contribuent à cette crise.

La Première Semaine permet au retraitant de prendre conscience de l'ampleur de la crise écologique, mais le fait dans le contexte du Dieu vivant. Nous cherchons la

²³McFague, *The Body of God*, 174.

²⁴*Ibid.*

²⁵Rm 8 :24-25.

²⁶He 11 :1.

²⁷« Nous vivons dans un monde brisé » p.41.

guérison de nos relations dysfonctionnelles avec la Terre, avec les humains de la Terre, et avec Dieu. Durant la Deuxième Semaine, nous nous nourrissons du mystère de Dieu, de la beauté de Dieu, de la présence du Christ au sein de la Terre. Notre âme est remplie. La Troisième Semaine nous laisse affronter la souffrance de la Terre, la réalité de la mort et nous laisse y découvrir Dieu – le Christ souffrant. Durant la Quatrième Semaine, nous découvrons encore une fois que la souffrance et la mort ne sont pas la fin mais que la vie l'emporte. La vie du Christ à travers la vie de la Terre apporte joie et espérance.

Cela est le véritable don des *Exercices* à la situation écologique. La dynamique des *Exercices* amène le retraitant à une disposition d'espérance après avoir porté la crise dans la prière. Le résultat est non pas une paralysie, mais une action de compassion remplie d'espoir pour la Terre.

Il y a des moments où j'ai considéré la sévérité de la crise, la négation de la réalité que je constate dans ma culture et mon incapacité d'agir comme je sais que je devrais agir et j'ai été tenté par le découragement. Je suis parfois confronté par une tâche qui me semble impossible, et où seul l'échec et un avenir de plus grande destruction apparaissent comme possibles. La Terre ne peut pas se permettre le luxe de mon découragement. Je suis capable de faire face à mon découragement avec espérance parce que j'ai fait l'expérience de la résurrection, parce que la Terre continue d'être la vie, parce qu'une plante exprime l'endurance et la force de la vie en poussant à travers les fissures de l'asphalte, parce que deux canards malades nageant sur notre rivière par un jour d'hiver froid et enneigé me parlent de Dieu et m'invitent à « louer, révéler et servir Dieu », et parce que je peux me réjouir dans le mystère de ma présence à ce moment précis de l'univers avec 13 à 15 milliards d'années d'histoires de crises qui ont su donner naissance à d'autres formes de vie. Je sais que je ne travaille pas seul, parce que Dieu travaille pour moi, avec moi, dans toute la Création.

Original anglais

Traduit par Christine Gauthier

James Profit S.J.
P.O. Box 1238, Station. Main
Guelph, ON
CANADA N1H 6N6
<jwprofit@sentex.net>

QUELQUES IMPRESSIONS PERSONELLES SUR LE FORUM SOCIAL MONDIAL, MUMBAI (16 – 21 janvier 2004)

Ricardo Falla S.J.

Je ne savais pas exactement où j'allais... Je m'imaginai que ce serait comme les congrès de latino-américains aux États-Unis où se réunissent 50 à 60 séminaires à la fois, dans diverses salles d'un hôtel et que ce à quoi l'on tend est moins de discuter des idées que d'établir des liens. Jamais tous les participants ne se retrouvent dans un même espace, ni à l'inauguration, ni à la clôture de l'événement. Je pensais que tous ceux qui avaient été invités à présenter un sujet porteraient leur réflexion par écrit, raison pour laquelle j'ai consacré du temps à rédiger quelque chose sur le thème du séminaire auquel j'avais été convié : société civile, peuples indigènes et construction de la paix. Pour

*Le Forum n'a pas
été un parterre
académique, mais un
espace d'expression
libre d'identités, et
cela au niveau
global*

ce même séminaire, deux autres prêtres avaient été invités, un mexicain, l'autre colombien. Comme nous avons tous les trois une certaine expérience des peuples indigènes ou afro-américains en zones de guerre, il était supposé que tous les trois nous saurions quelque chose de ce qu'est la

construction de la paix. Pour ma part je pensais que viendraient au Forum quelques 3 ou 4 mille personnes et je ne comprenais pas pourquoi les jésuites de l'Inde devaient y conduire 1.500 personnes, comme il nous avait été dit dans des communications qui nous arrivaient de l'Inde et de Rome, via internet.

La chose principale c'est que le Forum a été quelque chose d'incommensurable, de gigantesque. Même dans la presse de Mumbai (Bombay) on le qualifiait de dimension mammoth. Quelques-uns disent qu'il y a eu 100.000 personnes, d'autres parlent de 150.000. La page web du Forum avait annoncé qu'il y avait plus de 80.000 inscrits. Où allait-on mettre tant de personnes ? Evidemment pas dans un hôtel. Le local choisi par les organisateurs a été un énorme édifice, occupés par des constructions du style de nos usines. Actuellement on l'appelle « centre des expositions », mais c'est une ancienne fabrique de jeeps, maintenant abandonnée. Le symbole du capitalisme détruit. J'ai pu entrer et regarder à l'intérieur d'un hangar qui n'a pas été utilisé durant le forum, il y avait là des morceaux de fer entassés et plein de poussière.

Entre les énormes constructions abandonnées, se dessinaient des rues et des esplanades par où allaient et

venaient des fleuves de gens dansant, chantant, criant des slogans. En plus de ces énormes hangars avaient été édifiées des « salles » rustiques plus petites avec, tenant lieu de murs et de toits, des couvertures clouées à des poteaux de bambous. Au total il a dû y avoir comme 120 de ces salles où, à la même heure, se tenaient autant de séminaires ou d'ateliers. Dans quelques-unes d'entre elles, parce qu'il y en avait de tailles diverses, il pouvait entrer 150 personnes assises, dans d'autres 300, dans d'autres plus encore. Chaque jour il y avait trois séries de séminaires ou conférences, de 9h à 12h, de 13h à 16h et de 17h à 20h, de telle façon que si toutes les salles étaient occupées, il y avait comme 300 séminaires par jour, sur des thèmes très différents, par exemple les usines dans le monde globalisé, les réfugiés de Bután, les dalits (intouchables) de l'Inde, la guerre en Irak, la globalisation et Cancún, l'avenir du Forum Social Mondial, les droits des enfants, le droit à l'expression de l'orientation sexuelle....

Mais, bien que dans certains séminaires le thème proposé ait été traité avec profondeur et précision et que de nouvelles intuitions ont pu être engendrées, il y en a eu d'autres très rhétoriques, ce qui arrivait, me semblait-il, dans ceux où il y avait le plus de participants ce qui ne permettait pas le dialogue, mais seulement des discours. La qualité, disons intellectuelle, des séminaires a été très inégale. En plus le style n'était pas d'académiciens comme je me l'étais imaginé, c'était plutôt un style expressif. Presque personne n'apportait son sujet par écrit. Tous parlaient librement de ce qu'ils vivaient au jour le jour. Cela ne veut pas dire que le forum n'a pas eu une fibre intellectuelle puissante. Si, il l'a eue, mais elle était très désagrégée et il fallait la décanter, la définir, le style du Forum était opposé aux définitions et aux travaux bien achevés. Son style permettait aux identités variées de pouvoir s'exprimer dans un espace de liberté. Finalement, même si, dans les séminaires, il y avait des discussions sur des idées, le principe du Forum était la diversité et la fluidité. « Toi, tu dis ce qui te semble. Je le respecte, je ne le juge pas, je ne te condamne pas, ce qui ne veut pas dire que je suis d'accord avec toi ».

Le Forum n'a pas été un parterre académique, mais un espace d'expression libre d'identités, et cela au niveau global. Les expressions se voyaient dans les rue du centre de manifestations. Là se sont faits admirer toutes sortes de costumes typiques des peuples indigènes et des tribus de l'Inde. Nous, qui y sommes allés d'Amérique Latine, nous pensions que l'Inde était totalement « inde » c'est-à-dire indigène. Mais non, il y a là des tribus autochtones antérieures aux invasions

hindoues ou musulmanes. Ces communautés sont montées sur la scène mondiale du Forum avec danses, tambours, ornements, vêtements... Identités écrasées depuis des siècles qui, là, éclataient comme une bulle. De la même manière apparaissaient à un coin de rue ceux qui portaient l'arc en ciel comme symbole et la moto de « judge not », ne juge pas, où se détachaient les gays, non pas avec des visages de blancs ou de blanches, mais bien avec des visages orientaux ; autre identité écrasée

Le thème ne disait pas : un monde « nouveau » est possible, comme si le traditionnel, le rural, l'autochtone devaient disparaître devant l'invasion du nouveau. Mais le thème disait un « autre » monde est possible

par les préjugés que nous faisons subir à la structure canonique de la famille patriarcale. Les Tibétains apparaissaient avec de larges capes et des plumeaux dans la main, demandant que l'on signe un énorme drap de protestations de 50 mètres de long. Ceux qui dénonçaient la guerre en Irak se montraient de mille manières. L'un s'était déguisé en Mr. Bush, souriant, avec un masque de toile cirée. Il portait une chemisette blanche avec « Wanted » (on cherche) et donnait la main à tous ceux qui s'approchaient voulant sympathiser même avec ceux qu'il faisait bombarder. Lors de l'inauguration, un autre s'est déguisé en diable, mais pas un diable avec des cornes comme nous l'imaginons d'habitude, mais avec un nez aquilin de vieille sorcière, c'était le démon de la globalisation.

Dans toute cette diversité, on notait un courant plus ou moins commun qui avait l'ambition de refléter le thème du Forum : « Un autre monde est possible ». Le Forum Social est né il y a 4 ans, à Porto Alegre, au Brésil, en opposition au Forum Economique Mondial des grands dirigeants du monde, célébré dans la ville touristique de Davos, en Suisse, où assistent, avec les présidents des nations les plus puissantes, les principaux managers du monde, les économistes qui planifient le monde pour les pauvres et quelques activistes, quelques 2.000 personnes au total. À la politique néolibérale de la globalisation économique imposée par les puissants de la terre sur la majorité des peuples du monde, surgissait, à Porto Alegre, il y a quatre ans, une expression contraire à la globalisation. Si la globalisation s'était imposée sans que le monde ait pu donner son opinion sur ce qu'il en pensait, maintenant oui, pour la première fois, elle laissait entendre la voix des Altermondialistes, comme la presse française a appelé tous ceux, qui comme nous, ressentent la folle identité des protestations et de la résistance et l'espérance de croire qu'il est réellement possible de faire une autre société, une autre église, une autre famille... Je me suis arrêté sur le fait que le thème ne disait pas : un monde « nouveau » est possible, comme si le traditionnel, le rural, l'autochtone devaient disparaître devant l'invasion du nouveau. Mais le thème disait un « autre » monde est possible. Un cri contre l'uniformisation, un cri contre l'ethnocentrisme

capitaliste, un cri contre l'individualisme et la consommation. À la base du Forum Social Mondial il y a le respect de l'autre, homme ou femme, il y a la différence. Mais la communauté du cri suppose également une identité collective qui est celle qui se lève comme un ras de marée identitaire global (expression du sociologue Manuel Castells) contre la force de la globalisation économique.

Le Forum de Davos, célébré peu de jours plus tard, avait comme thème, cette année : « La prospérité et la sécurité ». Je suis arrivé en Inde lisant, dans les journaux que distribuent l'avion de Delta, que l'Inde était dans un essor économique impressionnant, avec une croissance économique de 7%, mais lorsque nous sommes sortis dans les rue de Mumbai nous avons été impressionnés par la pauvreté qui se manifeste dans tous les coins : des milliers de cabanes en carton au bord des autoroutes et sous les ponts, des mendiantes avec des enfants sous-alimentés qui te harcèlent, des sans-emplois partout, des multitudes de gens, comme nous n'en voyons pas, même dans les pays les plus peuplés d'Amérique Centrale. Quelques états ont jusqu'à 1000 habitants au Km carré. Où donc est la prospérité que l'on suppose en train d'arriver en Inde ? Les pauvres savent-ils, au jour le jour, ce qu'est la sécurité ? Dans la presse de l'Inde j'ai vu, au cours de ces journées, que l'on était en présence de ce contresens et l'on citait Joseph Stiglitz, converti des politiques néolibérales que lui-même a lancées à partir de la Banque Mondiale, présent également, au FSM : « la manière dont la globalisation a été maniée... doit être radicalement repensée », c'est, dit-on, ce qu'il affirme. Il y a eu une semaine sur l'Internet et l'activisme politique, à laquelle j'ai assisté avec mon inséparable compagnon, le jésuite mexicain. L'Internet est pure globalisation. Alors faudra-t-il dénoncer l'Internet en même temps que l'on dénonce la globalisation économique ? Au contraire, disaient les jeunes catalans qui exposaient. Ce Forum dans lequel nous sommes n'aurait pas été possible sans Internet. Alors les grands coups de marée identitaires contre la globalisation sont possibles pour la globalisation et, non seulement ils sont possibles, mais la globalisation économique elle-même les engendre.

C'est peut-être là que l'on trouve et la force et la faiblesse du Forum Social Mondial. La force parce qu'il parvient à unir, à donner forme à ce qui était caché et dispersé. La protestation des multitudes contre la guerre en Irak est dispersée dans plusieurs capitales du monde. Durant le Forum elle se rassemble, non de façon

virtuelle, mais géographiquement, non « on line », mais « off line ». Le « off line » est irremplaçable et sa force ne consiste pas uniquement, me semble-t-il, dans la présence des multitudes. Si 100.000 ou 150.000 personnes sont arrivées à Mumbai, c'est une différence, c'est vrai, mais elle est quantitative et non qualitative. Sa force consiste dans sa particularité organisatrice, qui est celle qui donne tant d'emphase à la « diversité ». La diversité, non seulement parce qu'elle est belle, non seulement parce qu'elle est une richesse culturelle ou un trésor de l'humanité, etc., etc., mais la diversité parce qu'elle est la condition qui rend possible une organisation en réseau. Le réseau n'a de raison d'être que si les nœuds qui s'appuient mutuellement ont des biens interchangeableables. Si tous sont égaux, pourquoi un réseau ? C'est là, me semble-t-il, que le Forum Social Mondial constitue une leçon très actuelle pour les syndicats, les organisations, les ordres religieux, l'Église, etc... Apprendre à nous organiser en réseau et non de façon verticale. L'organisation verticale a été supplantée par l'organisation en réseau. Henry Ford construisait des voitures avec une organisation verticale. Tout était fait dans ses fabriques. Il devait en être ainsi dans cette ancienne fabrique de jeeps. Maintenant ce n'est plus ainsi, les pièces se combinent (s'ajustent) grâce à un réseau qui traverse plusieurs pays. Alors, s'il en est ainsi, une autre conception du pouvoir entre en jeu, non plus le pouvoir dérivé verticalement et défini ou statique, mais celle d'un pouvoir comme un flux, invisible,

C'est là aussi que se montre la faiblesse du Forum Social Mondial. Il devient à la mode et nous croyons qu'il sera, pour toujours, à la mode !

insaisissable, quelque chose comme l'Esprit Saint des pentecôtistes, qui est partout, s'assoit, repart, va et vient, me fait bouger, je l'applaudis et il me tire, me fait lever... Et si c'est comme cela, comme il semble que ce soit, parce que les pentecôtistes ne sont pas une expression étrangère à la globalisation, alors il faut toujours être attentif parce que ce qui est aujourd'hui demain n'est plus, ce qui a été aujourd'hui remarqué est déjà oublié, les héros d'hier ne sont déjà plus ceux d'aujourd'hui. Evidemment cela a des conséquences qui n'ont pas toujours beaucoup d'importance, mais cela exige de chacun de nous que nous soyons à l'affût des signes de cet « autre monde », une perception collective continue, en réseau elle aussi, afin de savoir sur quel nœud le pouvoir se concentre et par quelle maille du filet il s'échappe. Quelque chose d'indispensable pour le moment actuel si nous voulons réellement que les pauvres puissent être « empoderados » (avoir du pouvoir), pour utiliser le mot « gringo » si commode !

C'est là aussi que se montre la faiblesse du Forum Social Mondial. Il devient à la mode et nous croyons qu'il sera,

pour toujours, à la mode ! Nous commençons à copier son type d'organisation. On célèbre des forums continentaux, régionaux, thématiques. En juillet, par exemple, on va célébrer le Forum des Amériques. Tous ces Forums partiels prétendent s'entrelacer pour culminer dans le Mondial. Et quand la mode sera plus forte encore, on prétendra faire le Forum Social du Guatemala, le Forum Social de l'Amérique Centrale... Initiatives très estimables, intéressantes, qui, souhaitons-le, accrochent ! Mais la faiblesse ou le risque c'est que l'on cherche à répéter la formule, alors le pouvoir qui est inscrit dans cette expression s'échappe et l'on tombe dans la seule répétition d'une expérience. Elle se ritualise pourrions-nous dire. On imite, on ne suit pas ! On n'arrive pas à la moelle dont la force consiste dans la fluidité. Une chose curieuse : tandis que l'inauguration du Forum, dans l'après-midi du 16, avait été pleine d'enthousiasme, sa clôture, dans la soirée et la nuit du 21 a consisté, durant quelques heures, à écouter des discours sans contenu et sans vibration... Quelques participants fatigués ont commencé à se retirer. J'ai eu comme l'impression que dans ce laps de temps, le passage et la mort de cette formule étaient induits. Ensuite est entré en scène le chanteur brésilien, aujourd'hui ministre de la Culture du gouvernement de Lula, Gilberto Gil, et, avec sa guitare il a de nouveau électrisé les multitudes qui ont commencé à danser alors que la nuit tombait déjà. Il y avait près de nous un mendiant déguenillé. Quelques indiens ont voulu lui faire peur, des femmes l'ont défendu. Et il s'est mis à danser avec tous manifestant une joie et une pureté qui nous ont tous étonnées. C'était un enfant très bronzé, aux yeux blancs. Il nous donna envie de pleurer. Là était le balbutiant mystère du Forum.

En même temps que la répétition, une autre faiblesse du forum est la diversité non reliée, ou reliée seulement en réseau. Parmi les jésuites de l'Inde, quelqu'un a fait ressortir cette préoccupation au soir de l'évaluation. L'expression de la diversité porte la personne à se centrer sur le groupe tribal, sur les dalits (les solitaires), etc.. Il y a, alors, le danger que, en dépit d'une connexion en réseau avec des ONGs, par exemple, et à des niveaux de globalisation, se perde l'unité plus ample de la nation : dans le cas de l'Inde ce conglomérat si divers, et c'est réellement admirable qu'il parvienne à se maintenir uni sans éclater en mille morceaux avec l'ébullition des identités ethniques, religieuses et nationales. Cette préoccupation transposée à l'organisation populaire pourrait conduire à l'oubli des revendications communes qui unissent des milliers de personnes dans une lutte collective, même si, bien souvent, c'est de façon abstraite. Parce que l'expression d'une identité ne suffit pas. Il faut lui donner corps, il faut la traduire en actions

communes, et pour le faire il faut entrer en compétition avec des pouvoirs verticaux. Le Forum n'a pas eu de déclaration finale. Je ne sais pas si c'est parce que les organisateurs ne se sont pas mis d'accord ou, simplement, parce que ce n'est pas le propre du Forum de réunir les expressions si diverses en une déclaration abstraite. Le fait est que, ici il y a motif à critique. Comme disait un article dans Le Monde intitulé « Les altermondialistes et le risque de l'inaction » : « Après Bombay, il existe encore autant de raisons qu'avant pour que l'on demeure avec beaucoup de doutes face au futur d'un processus qui, à force de célébrer la diversité et le possible syncrétisme entre les luttes de toute nature, prenne l'apparence d'un bateau à la dérive ».

Nous faisons ces commentaires dans l'esprit du Forum, non pour donner libre cours au syncrétisme sans but, mais pour trouver la moelle de l'inspiration qui réunit tant de peuples, année après année, pour confronter sa voix et son expérience avec celle de la globalisation asservissante. Un autre monde est possible, c'est là notre espérance. Une autre Église est possible. C'est ainsi que s'est défendu un jésuite de Malaisie quand on le prit à parti à cause de la dureté et de la complicité de l'Église en bien des parties du monde. Une autre vie religieuse est possible.... Comment ? Voilà le défi que ce grand événement nous présente.

Maintenant, devant nous, il reste le Forum Social des Amériques à Quito au mois de juillet de cette année où, on l'espère, pourront s'exprimer avec force les identités indigènes du continent et spécialement des hauts

En même temps que la répétition, une autre faiblesse du forum est la diversité non reliée, ou reliée seulement en réseau

plateaux équatoriens, péruviens et boliviens, et le Forum Social Mondial qui, en 2005, retourne à son lieu d'origine, Porto Alegre, Brésil.

Les défis des futurs forums, spécialement ceux du FSM prochain, sont multiples.

L'écrivain et militante indienne, Arundhati Roy, a dit du FSM qu'il a été « merveilleux, mais insuffisant ». Elle a ajouté : « nous avons un urgent besoin de discuter les stratégies de résistance ». Elle rappelait que la Marche du Sel de Ghandi n'a pas été seulement un théâtre politique. « Quand, par un simple acte de défi, des milliers d'indiens ont marché vers la mer et fait leur propre sel, ils ont rompu les lois d'imposition sur le sel. Il s'est agi d'un coup direct au soutien économique de l'empire britannique. Cela a été vrai ». Il n'a pas été question d'un geste seulement dramatique capable d'émouvoir ceux qui regardaient les moyens (de communication), il s'est agi d'une action très réelle aux conséquences économiques et politiques. Pour cela, le défi du prochain FSM, peut-être le plus important, n'est pas qu'il soit un simple spectacle et une

occasion de photos merveilleuses, mais que la résistance pacifique ne l'atrophie pas, qu'elle passe des bonnes intentions à des actions concertées, que l'on arrive à un agenda minimum afin de pouvoir arriver à gagner quelque chose. Gagner quelque chose au niveau global est très important. « Notre mouvement a besoin d'une grande victoire globale. Il ne suffit pas d'avoir raison. Parfois, même si cela ne sert qu'à prouver notre détermination, il est important de gagner quelque chose. Pour gagner quelque chose, il nous faut être d'accord sur quelque chose, peut-être sur un agenda minimum », disait cette femme écrivain indienne, une des étoiles les plus importantes de la convocation de Mumbai.

Original espagnol
Traduit par Françoise Pernot

Ricardo Falla Sánchez S.J.
Casa Parroquial
Santa María Chiquimula
08006 Totonicapán
GUATEMALA
<rfallasj@terra.com.gt>



DÉBAT:

UNE FOI QUI FAIT JUSTICE

En commençant le débat
Fernando Franco S.J.

Avec ce sujet, nous commençons un échange de points de vue entre théologiens jésuites sur la relation entre Foi et Justice. Notre invitation était accompagnée d'une indication amicale quant aux termes du débat. Sans vouloir fixer un programme inflexible, nous avons cherché un fil conducteur dans les contributions. Voici les termes du texte envoyé :

Depuis la 34^{ème} CG, il y a eu un développement salutaire dans la compréhension théologique du lien entre ces deux éléments qui définissent aujourd'hui notre mission et notre identité jésuites. Nous pouvons même ajouter qu'à partir de la préoccupation initiale de relier la Justice à la Foi, nous sommes arrivés à une situation où c'est d'une compréhension plus profonde de la foi chrétienne que semble émerger notre lutte pour la justice. Cela est-il vrai ? Ce changement a-t-il eu vraiment lieu ?

Dans un monde où la compréhension de la « religion » et de la « foi » semble avoir glissé vers un ensemble de significations étroitement liées à l'égoïsme, au privé, à l'esthétique, et par moments mélangées à des éléments ésotériques, nous sommes portés à réexaminer l'essence de la foi chrétienne qui semble être forcément porteuse de vie, de justice, de compassion et d'amour d'autrui. Cela est-il vrai ?

Pendant les dix dernières années il y a eu de nouveaux développements théologiques sur la foi qui fait justice, et en même temps le concept de justice a acquis de nouvelles connotations. Quels sont ces nouveaux développements théologiques et ces nouvelles connotations ? Comment sont-ils reliés ?

Les contributions publiées diffèrent quant à ce qu'elles disent sur le sujet de Foi et Justice. Tandis que certains se sont concentrés sur les sources bibliques de la foi et de la justice, d'autres ont ouvert un débat sur l'utilité et la possibilité de considérer la justice d'un point de vue religieux dans une société multiculturelle. Dans quelques contributions, il y a un désir manifeste de voir comment la Compagnie a vécu cette mission. Comme l'a remarqué un des intervenants, il semble qu'il y ait un fossé entre ce

à quoi nous nous sommes engagés et ce que dit notre spiritualité traditionnelle... et ce fossé s'est creusé en cette époque de globalisation.

Nous n'avons pas été en mesure de publier toutes les contributions reçues, elles apparaîtront lors d'un deuxième tour de table de ce débat. Vos commentaires, suggestions et lettres sur ce sujet sont les bienvenus.

Original anglais
Traduit par Antonio Pileggi S.J.

Fernando Franco S.J.

Une Réflexion Théologique

Gustavo Baena S.J.

L'unique prétention de ces considérations est de manifester, à partir de la Révélation, l'inquiétude exprimée dans le Décret 3 de la 34^{ème} Congrégation Générale, « Notre Mission et la justice » qui dit : « Nous avons, dans certains cas, séparé la promotion de la justice de sa source, la foi » (n.2). « Notre expérience nous a montré que notre promotion de la justice à la fois découle de notre foi et nous ramène à une foi toujours plus profonde. Aussi voulons-nous marcher vers une plus grande intégration de la promotion de la justice dans notre vie de foi, en compagnie des pauvres et de bien d'autres qui vivent et oeuvrent pour que vienne le Royaume de Dieu » (n.3).

*La foi et la prière
signifient plutôt
accueillir la
relation de Dieu
avec nous*

1. La foi dans la Révélation

On réduit fréquemment la foi soit à une acceptation intellectuelle d'une vérité ou d'un ensemble de vérités, soit au corps doctrinal, soit encore à des dispositions humaines réalisées par le croyant pour être sauvé par Dieu. Il est vrai que dans la Bible, dans les deux Testaments, on rencontre divers concepts sur la foi. Et pourtant, la foi devient un concept fondamental de grande envergure, particulièrement dans la théologie de la justification de Saint Paul dans laquelle il ne s'agit pas d'une condition de justification par l'action de l'Esprit, mais où elle est œuvre gratuite que l'Esprit réalise dans l'Évangile (Rom 1,16 ; I Cor 2,22). Selon l'anthropologie théologique de Paul, et à partir de

l'expérience de ce qui se passa en lui après sa conversion – mais aussi dans les chrétiens –, l'Esprit de Dieu habite dans tout être humain ; cet Esprit est aussi l'Esprit du Christ ressuscité (Rom 8,9-11) ; sa fonction personnelle est de rendre possible la présence de Dieu le Père et de son Fils dans le croyant, dans la mesure où il est accueilli dans la foi du chrétien : l'Esprit est non seulement don

de Dieu, mais celui de la Trinité. Cela veut dire que l'acte de Dieu Créateur dans l'homme est trinitaire. Dieu créa l'homme en habitant en lui, c'est-à-dire en se donnant à lui, en survenant en lui. On en déduit que Dieu créa la structure de l'existence de l'homme, non pas comme quelqu'un qui accomplit un acte en dehors de lui, mais que lui-même se met dans la constitution essentielle de l'homme.

On dit fréquemment que la foi ou la vie de prière est une relation que l'homme établit avec Dieu ; en tenant compte de ce que nous venons de dire, la foi devrait être comprise autrement, c'est-à-dire que la foi et la prière signifient plutôt accueillir la relation de Dieu avec nous ; cela signifie d'accueillir en nous ce Dieu trin qui, en nous créant, se donne à nous en se constituant lui-même dans la structure de notre existence. Cet acte créateur de Dieu survenant en nous, c'est justement sa volonté sur nous. Ainsi, quand nous accueillons par la foi cet acte créateur continu, nous sommes à même de dire que nous avons fait nôtre sa volonté, ou encore que nous avons librement fait de notre volonté la volonté de Dieu.

Cela dit, on comprend mieux le concept de la foi dans la théologie de la justification de Paul. Elle consiste dans l'intégration de la totalité de l'être de l'homme dans l'acte créateur continu, lequel en se donnant gratuitement, constitue la structure essentielle de l'homme. C'est pour cela que la foi n'est pas un acte ponctuel, mais bien un état permanent d'intégration de l'homme dans l'acte créateur qui le conduit en permanence à ce que Dieu veut.

2. La Justification dans le Nouveau Testament

« Car la vision de la justice qui nous guide est intimement liée à notre foi. Elle est profondément enracinée dans l'Écriture, la tradition de l'Église et notre héritage ignacien. Elle transcende toute autre notion de justice dérivée de l'idéologie, de la philosophie ou de mouvements politiques particuliers, qui ne peuvent jamais exprimer de façon adéquate la justice du Royaume pour laquelle nous sommes appelés à lutter aux côtés de notre Compagnon et Roi » (n.4). Ce Décret nous montre que la justice qui naît de la foi est une réalité théologique non prévisible pour les sciences humaines et juridiques, mais donnée par l'auto-communication de Dieu à l'homme, c'est-à-dire la révélation de Dieu en lui.

La justice qui naît de la foi est une réalité théologique non prévisible pour les sciences humaines et juridiques, mais donnée par l'auto-communication de Dieu à l'homme, c'est-à-dire la révélation de Dieu en lui

Revenons à la théologie de Paul : « C'est à Dieu que vous devez d'être à présent dans le Christ Jésus, lequel s'est fait notre sagesse, une sagesse de Dieu ; et il est nos mérites, notre sainteté, le prix de notre liberté ! » (I Cor 1,30). Cela veut dire que Dieu fait de Jésus *justice* en sorte que par sa justice nous restions dans le Christ, c'est-à-dire intégrés dans la justice qui nous est révélée

dans le Christ. Cela est encore plus clair dans l'épître aux Romains (Rom 1,17) : « L'Évangile révèle comment Dieu nous remet en ordre, ou nous fait juste ». En fait, cet évangile est le Christ ressuscité qui habite en nous par son Esprit et nous rend capables de « partager ses souffrances jusqu'à lui ressembler dans sa mort » (Phil 3,10). Et pour Paul, être en communion avec le crucifié veut dire s'identifier au cheminement terrestre de Jésus (l'envoyé, le crucifié, le ressuscité), totalement obéissant (Phil 2,6-9 ; Hébr 5,7-9) à Dieu qui *était en lui* en nous réconciliant (II Cor 5,19).

Deux réalités nous sont révélées quand nous considérons Jésus totalement obéissant à Dieu qui « était en lui » dans son cheminement terrestre : premièrement que Dieu se créa sortant de Lui et en habitant ou subsistant dans l'homme. Deuxièmement, que Jésus dans son obéissance à Dieu qui « était en lui », était devenu le témoin absolu de Dieu. C'est pour cela que sa façon de procéder terrestre était un abandon continu et inconditionnel à tous ceux qu'il rencontra sur son chemin, spécialement ceux qui étaient mal situés dans la société de son temps. C'est cela la justice de Dieu révélée dans le destin terrestre de Jésus. Cela veut dire que la justice de Dieu ne survient pas dans l'homme si celui-ci ne s'ouvre pas, à travers l'obéissance de la foi, à l'action de l'Esprit de Dieu, qui est en même temps l'Esprit du Christ, et qui reproduit dans le croyant le cheminement terrestre de Jésus, c'est-à-dire la justice de Dieu.

3. Foi et Justice à partir de notre Héritage Ignacien

La relation foi et justice nous situe nécessairement dans notre spiritualité. Le même Décret nous y exhorte : « Nous nous montrons parfois timides à nous confronter nous-mêmes et nos institutions apostoliques avec la radicalité de notre mission de foi cherchant la justice » (n.2).

L'Annotation 15 des Exercices constitue sans doute le meilleur texte ignacien qui soit en harmonie avec les textes dont nous parle la Révélation sur la foi et la justice. On rencontre en ce texte son point le plus déterminant. En effet, les Exercices, dans une pédagogie intentionnellement orientée, disposent l'Exercitant, à travers la prière et sous la direction de

celui qui les donne, à « laisser agir le Créateur dans sa créature, et la créature avec son Créateur et Seigneur », c'est-à-dire pour qu'il le mette en contact immédiat avec l'acte créateur et constitutif de sa structure essentielle et humaine, qui est la volonté de Dieu. Mû par Dieu-même, il s'insère avec tout son être en Lui par la foi. C'est dans le même sens que s'inscrit la brève mais dense description de ce que doit être le Général de la Compagnie de Jésus, selon les Constitutions : il s'agit évidemment du reflet de ce qu'Ignace lui-même vivait de toutes ses forces : « La première des qualités que l'on doit attendre du supérieur général est une grande union à Dieu notre Seigneur et une grande familiarité avec lui dans la prière et dans toutes ses actions » (Const. 723).

Dans l'introduction au Décret (*clés de lecture*), on affirme ce qui suit : « La « justice » évoquée ici est une

La justice de Dieu ne survient pas dans l'homme si celui-ci ne s'ouvre pas, à travers l'obéissance de la foi, à l'action de l'Esprit de Dieu

justice qui naît d'une foi toujours tournée vers les signes des temps » (n.2). Le sens vrai et théologique du « signe des temps » est la voix retentissante de Dieu lui-même qui nous appelle à travers ce qui arrive autour de nous, spécialement les événements dans lesquels la

misère humaine est plus douloureuse. Mais ces signes ne sont lisibles qu'à travers la foi comme état permanent d'intégration en Dieu ; et c'est seulement dans cet état que nous arrive le pouvoir de Dieu qui nous rend témoins de la justice avec tous les moyens à notre disposition, et qui nous rend capables de procurer la justice de Dieu dans notre action apostolique, comme le fit Jésus dans son cheminement terrestre.

Si on comprend donc, la foi qui conduit à la justice comme intégration de l'homme dans l'acte créateur et continu qui constitue la structure essentielle de notre existence, cela ne serait pas possible sans spiritualité ; et, à ce propos, la plus appropriée sera celle qui sera directe dans son objectif d'union immédiate avec Dieu, c'est-à-dire méthodique dans ses opérations et effective dans la transformation de la personne en un autre Jésus, témoin de la justice de Dieu ; c'est la spiritualité qui nous est révélée dans les Exercices de Saint Ignace.

Original espagnol

Traduit par Léon Ngoy Kalumba, SJ

Gustavo Baena S.J.
Carrera 10 # 65-48
Bogotá 2, DC
COLOMBIE

<gbaena@javeriana.edu.co>

La Foi qui se fait Justice José María Castillo S.J.

Il y a presque 30 ans, la 32^{ème} Congrégation Générale affirmait dans son décret n.4 que « la mission de la Compagnie de Jésus aujourd'hui est le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue » (n.2). Trente ans c'est une durée suffisante pour qu'un collectif d'hommes, de ceux dont on suppose qu'ils prennent la vie au sérieux

Il existe des indicateurs suffisants pour affirmer, avec toute garantie d'objectivité, que la Compagnie de Jésus n'est pas fidèle à la mission à laquelle elle s'est engagée lors de la 32^{ème} CG, ratifiée ensuite dans la 33^{ème} et la 34^{ème}

et qu'ils sont sincères (tel est le cas des jésuites), puisse évaluer si une décision aussi forte et aussi grave dans ses conséquences que celle qui a été assumée lors de la 32^{ème} CG, a été réellement prise au sérieux et si, effectivement elle est, à notre époque, vécue dans la pratique. En a-t-il réellement été ainsi ?

Autrement dit, la foi que, de fait, nous avons et vivons, nous jésuites, est-elle une foi dont on peut assurer que « la justice en constitue une exigence absolue » ? Est-ce ainsi que nous voient les gens ?

En janvier 2000, le Père Général avertissait que, dans l'« apostolat social », se manifestent « quelques **faiblesses préoccupantes** ». Parce que « les jésuites consacrés à l'apostolat social semblent de moins en moins nombreux et de moins en moins préparés ». Mais, et c'est logique, si l'on peut dire des jésuites qui se consacrent à l'apostolat social qu'ils sont de moins en moins nombreux et de moins en moins préparés, que faudra-t-il donc dire de ceux qui ne se consacrent pas à cet apostolat (en ce qui concerne le thème de la justice) ? De plus, il faut rappeler ici que, selon la 34^{ème} CG (d.2, n.15), la « promotion de la justice » est un « trait essentiel au sein de notre mission ». Ce qui atteste, de façon très claire que nous, jésuites, devons vivre notre foi de telle manière que cette foi nous conduise directement à promouvoir la justice dans le monde, quel que soit le lieu où nous nous trouvons et quel que soit le travail que nous faisons. Il semble, cependant, que cette affirmation demeure un bon désir mais n'est pas une réalité. Je m'explique, il existe des indicateurs suffisants pour affirmer, avec toute garantie d'objectivité, que **la Compagnie de Jésus n'est pas fidèle à la mission** à laquelle elle s'est engagée lors de la 32^{ème} CG, ratifiée ensuite dans la 33^{ème} et la 34^{ème}. Il est vrai qu'au cours des quarante années écoulées, il y a eu des jésuites qui, pour défendre la justice, les droits humains et la cause des pauvres, ont renoncé à leurs intérêts propres, à leur sécurité, à leur dignité et même à

leur propre vie. Mais ce sont « certains » jésuites qui ont fait cela. La Compagnie, en tant que telle, ne l'a pas fait. Ce jugement global sur la manière d'agir de la Compagnie va paraître trop catégorique et même inacceptable pour quelques personnes, et c'est normal. C'est pourquoi il faut rappeler ici que c'est précisément au cours des quarante dernières années, depuis que la Compagnie s'est engagée à vivre une foi qui la conduise à lutter pour la « promotion de la justice », que se sont produits dans le monde les processus économiques et politiques qui ont causé les plus grandes injustices que l'humanité ait connues.

Le problème le plus grave qui se présente aujourd'hui à la Compagnie est qu'elle prétend remplir l'engagement de promouvoir la justice, mais (de fait) on veut y parvenir en maintenant l'intégration de notre institution et de nos œuvres, dans le système dominant

La gestion de l'économie et de la politique est menée de telle façon qu'elle doit enrichir de plus en plus les riches au détriment des pauvres. Le système économique et politique qui nous a été imposé conduit inévitablement à ces conséquences, comme le démontre l'expérience des vingt cinq dernières années. Soyons logiques, cela veut dire qu'actuellement, s'engager sérieusement pour la « promotion de la justice » conduit, sans autre issue, à assumer des décisions qui engendrent des conflits avec les pouvoirs économiques et politiques. En effet, ce qui est en jeu, ce sont des intérêts qui se contredisent les uns les autres. Tout cela parce que le développement économique, c'est-à-dire la production de biens privés, s'est révélée être plus importante et plus efficace que le développement social, qui n'est autre que la production de biens publics.

Ainsi sont les choses, le problème le plus grave qui se présente aujourd'hui à la Compagnie est qu'elle prétend remplir l'engagement de promouvoir la justice, mais (de fait) on veut y parvenir en maintenant l'intégration de notre institution et de nos œuvres, dans le système dominant. C'est le système qui produit un si grand nombre d'injustices, et d'une telle gravité. Il existe certainement aujourd'hui des jésuites qui ne sont pas d'accord avec le système en vigueur et qui protestent contre lui. Mais le problème n'est pas là. Le problème est dans le fait que la Compagnie maintient des institutions, profite d'une économie et soutient des relations publiques qui font d'elle une institution parfaitement intégrée dans un système qui engendre tant de corruption, tant d'inégalités, tant de souffrances. Bien sûr, la Compagnie est généreusement attentive, en de nombreux lieux du monde, aux victimes du système. Mais il est également sûr que la Compagnie reçoit des aides importantes du système et, dans un assez grand

nombre de cas, se maintient grâce à lui. Telle est l'ambiguïté dans laquelle nous vivons, nous jésuites, en ce moment.

Il est clair que ceux qui, en 1975, ont rédigé et approuvé le 4^{ème} décret de la 32^{ème} CG n'ont pas pu prévoir les conséquences qu'allait avoir, dans le futur, le document qui re-définissait la mission de la Compagnie de Jésus. Cela est parfaitement compréhensible. Ce qui est moins facile à comprendre, c'est que, au moment de rédiger et d'approuver ce décret, il n'ait pas été tenu normalement compte que, si l'on donnait une nouvelle orientation à la **mission** de la Compagnie, il était également nécessaire de donner une nouvelle orientation à sa **spiritualité**. C'est là, sans aucun doute, que réside le défaut le plus important de la 32^{ème} CG. La mission nous a été présentée comme destinée à « promouvoir la justice » ; mais nous savons que, dans notre spiritualité traditionnelle, basée sur la spiritualité des Exercices, il n'est fait aucune mention de la « promotion de la justice ». Il est vrai qu'un homme qui ordonne ses « affections désordonnées » au point de parvenir à vivre le troisième degré de l'humilité est parfaitement en mesure d'atteindre la générosité la plus héroïque dans la « promotion de la justice ». Mais ce que l'expérience nous enseigne, et qui est sûr aussi, c'est qu'on peut vivre avec toute la générosité possible le « troisième degré de l'humilité » et la « contemplation pour obtenir l'amour » sans y voir l'inéluctable nécessité de défendre la justice dans le monde, de telle sorte que, si elle est vécue sérieusement, on entre dans un inévitable conflit avec le système.

L'histoire de la Compagnie, dans les quarante dernières années, est éloquente dans ce sens. De fait, les jésuites qui, pour défendre de justes causes, ont créé de sérieux problèmes à la Compagnie face aux pouvoirs politiques et économiques ou ont endommagé leur image publique, se sont fréquemment retrouvés tout seuls, ont été vus comme des hommes suspects ou ont connu de graves difficultés face à leurs supérieurs. Rien de tout cela n'est arrivé par hasard. Comme ce n'est peut être pas non plus le fait du hasard que la riche rénovation des études sur la spiritualité de la Compagnie ne se soit que peu préoccupée des problèmes concernant la justice et la cause des pauvres dans le monde.

Tant que la spiritualité des jésuites ne nous sera pas présentée de façon que nous soyons davantage sensibles à la souffrance des gens qu'à notre image et au bon fonctionnement de nos institutions, il est sûr que notre

Si l'on donnait une nouvelle orientation à la mission de la Compagnie, il était également nécessaire de donner une nouvelle orientation à sa spiritualité

foi en Jésus Christ ne sera pas capable d'assumer sérieusement la mission de promouvoir la justice dans le monde.

Original espagnol

Traduit par Françoise Pernot

José Maria Castillo Sánchez S.J.
Comunidad Pedro Arrupe
Paseo de Cartuja 35, 3º
18012 Granada, ESPAGNE
<pcastillo@probesi.org>

Sonder le déclin de l'engagement pour la justice sociale

Jose Mario C. Francisco, S.J.

Plusieurs personnes, y compris le Père Général, ont laissé entendre qu'il semble y avoir un déclin dans l'engagement et le travail pour la justice sociale au sein de la Compagnie et en général. Certains disent que cela vient d'une compréhension diluée de la justice sociale, qui a inclus des mesures palliatives telle l'assistance financière pour les pauvres. D'autres croient que les causes de ce déclin apparent se trouvent dans la philosophie du monde d'aujourd'hui – très différente de celle des années 70, quand la CG 32 a passionnément scellé la relation intégrale existant entre la foi et la justice. Cette différence a été interprétée comme l'indication d'une apathie généralisée et d'une résignation au statu quo et/ou comme le besoin d'une nouvelle façon de travailler pour la justice, une façon qui aurait un cadre « idéologique » différent de celui des premiers temps. Il y a certainement un peu de vérité dans ces trois façons de voir.

Toutefois, il pourrait y avoir d'autres questions plus fondamentales reliées à cet apparent déclin, questions que je souhaite aborder dans cet article.

La relation intégrale entre la foi et la justice a été généralement et justement fondée sur notre redécouverte du thème biblique de la justice. Ainsi plusieurs théologiens de la justice, de la libération et de l'évangélisation intégrale ont puisé leurs arguments dans le Livre de l'Exode, dans la littérature prophétique et dans le ministère de Jésus lorsqu'il prêchait sur le Royaume de Dieu. Mais ce que nous n'avons peut-être pas suffisamment souligné c'est que cette vision de la justice ne peut être séparée de deux convictions bibliques connexes – que le monde est absolument dépendant de l'action et de la domination de Dieu, et que le sujet de la

justice est « le peuple élu de Dieu ». C'est ici que se situe le besoin le plus fondamental et le plus crucial pour une plus grande intégration théologique et pratique de la foi et de la justice.

Pour qu'une vision biblique de la justice soit véritablement appropriée, et pas seulement transposée à notre époque, nous avons besoin d'examiner jusqu'à quel point ces convictions bibliques sous-jacentes sont reconnues et acceptées. De plus, même si elles le sont, il reste la question de savoir si elles sont compatibles avec les visions du monde contemporain modernes ou post-modernes dominantes. Prenons la première conviction, à savoir que le monde est absolument dépendant de la domination et de l'action de Dieu. Une grande partie du travail actuel et de la lutte pour la justice sociale est fondé sur un discours utilisant les concepts de base de dignité, de liberté et de droits humains. Et cela a contribué énormément à faire avancer la justice sociale. Mais un tel discours, comme certains théologiens et philosophes l'ont reconnu, particulièrement lorsqu'il est complètement fermé à toute dimension de foi ou d'absolu, apparaît incapable de fournir une base fondamentale pour la justice sociale. Ainsi, la question qui se pose est de savoir pourquoi quelqu'un devrait travailler pour la justice tout court. L'absence d'absolu mène à des formes de discours actuelles qui suggèrent, à la manière des slogans publicitaires, que « vous pouvez être ce que vous désirez ».

Cette vision de la justice ne peut être séparée de deux convictions bibliques connexes – que le monde est absolument dépendant de l'action et de la domination de Dieu, et que le sujet de la justice est « le peuple élu de Dieu »

Même si ce à quoi on aspire si noblement est la justice, nous devons admettre que nos désirs et la liberté d'agir en fonction de ces nobles désirs ne sont pas absolus et ont besoin d'une référence à un fondement absolu, même si sa formulation est toujours imparfaite et requiert une constante révision.

De plus, le discours actuel sur la justice sociale est fondé sur la dignité humaine et la liberté historiquement développée dans le contexte occidental, à partir d'une perspective religieuse, par exemple la tradition de la loi naturelle.

Quoiqu'on ne puisse revenir au passé, une perspective fermée à toute formulation d'un absolu fondamental, par exemple une vision strictement laïque (non pas profane), pourrait facilement mener à une impasse où les droits des individus ou des groupes s'affronteraient sans possibilité de solution fondamentale.

Ainsi il existe un besoin urgent de mieux articuler, à l'intérieur de notre contexte particulier, ce qui constitue un absolu fondamental pour la justice sociale. Dans le contexte pluraliste de nos sociétés modernes, une telle base doit puiser dans les différentes traditions sans être fermée à une dimension « d'absolu ». Dans de multiples sociétés de l'Asie Orientale, cette relation intégrale

entre la foi et la justice doit impérativement être articulée avec la contribution des grandes traditions religieuses qui ont façonné leurs civilisations.

Passons maintenant à la deuxième conviction biblique qui est si intimement reliée à la première, « le peuple élu de Dieu » comme sujet de la justice. Même si la compréhension biblique de la justice protège la dignité et le bien-être de l'individu, son objectif premier est communautaire comme l'exprime l'alliance de Dieu avec Israël. Encore une fois, ceci est très différent de la grande partie du discours contemporain sur la justice, qui est basé sur le concept occidental du sujet rationnel autonome, l'individu en étant le centre.

Cette inattention envers la primauté de la relation à l'individu a été critiquée par les perspectives tant occidentale qu'orientale. Les commentateurs ont souligné la fragmentation qui caractérise plusieurs sociétés contemporaines occidentales. Le concept de droits humains, extirpé du contexte communautaire, a été critiqué par les cultures non occidentales d'Asie et d'Afrique, et cette critique a malheureusement été utilisée par certains dirigeants politiques pour rejeter les droits humains et justifier l'autoritarisme. Mais lorsque nous examinons les cultures traditionnelles de l'Asie Orientale, nous découvrons que les relations communautaires fournissent un contexte pour la dignité et le bien-être de chaque individu. Ainsi, tant dans le contexte occidental que dans l'oriental, la justice sociale doit être intrinsèquement en rapport avec la communauté.

C'est ainsi que le problème de l'actuel déclin apparent de l'engagement et du travail social doit être abordé à partir de ses racines. Nous avons besoin d'une articulation contemporaine de la justice sociale qui soit ouverte à l'absolu et avec la primauté de la relation dans notre vision de la dignité humaine et des droits humains. Cette tâche incombe à tous ceux qui travaillent pour la justice sociale, particulièrement à ceux qui le font à la lumière de leur foi. Nous devons être capables d'articuler pour les autres et pour nous-mêmes ce que signifie pour nous travailler pour la justice et être dépendants de l'action de Dieu dans le monde ; cela veut dire pour nous de reconnaître la communauté en tant que contexte nos droits et de notre dignité humaine.

Original anglais
Traduit par Christine Gauthier

Jose Mario C. Francisco S.J.
EAPI
P.O. Box 221, U.P. Post Office
1144 Quezon City PHILIPPINE
<jmcf@admu.edu.ph>

Promotion de la justice ou lutte pour la justice ? Juan Hernández-Pico, S.J.

Il y a 30 ans a commencé la 32^{ème} Congrégation Générale. Quelques mois plus tard, en 1975 déjà, des textes nous sont arrivés et nous avons eu, au CIAS d'Amérique Centrale, qui s'est tenu dans la communauté de la Zone 5 du Guatemala, une réunion débordante d'enthousiasme. Il y avait une profonde syntonie entre l'actualisation de la mission et la Compagnie, la nouvelle formulation de l'identité des jésuites et ce que nous étions en train d'essayer de faire,

« Promotion » ne dit pas ce dont on fait l'expérience quand on veut vivre la justice à partir de la foi : la terrible résistance qu'il faut vaincre face à l'affiliation et au culte du dieu argent

et surtout de vivre, dans notre apostolat social. La connaissance de la situation de misère des peuples indigènes, spécialement au Guatemala et à Panama, ou celle des « campesinos » de petites exploitations et des journaliers du Salvador et du Nicaragua, ou encore des habitants des quartiers marginaux urbains, produisait dans notre cœur une grande indignation. Nous analysions cette situation comme le fruit d'une exploitation, d'une domination et d'une discrimination qui durait depuis des siècles, et que nous lisions théologiquement comme un péché de violence structurelle, qu'il fallait aider à éradiquer de ce monde. Nous mettions les capacités acquises dans nos études de théologie et de sciences sociales au service d'une investigation rigoureuse de cette situation, qui, coupant la réalité comme un couteau bien aiguisé, se convertissait tout à la fois en une dénonciation dans nos publications et éclairait notre action sociale. Nous voyions reflété notre sens du péché dans des phrases mordantes comme celles-ci, de la 32^{ème} CG : « malgré les possibilités offertes par la technique, il devient de plus en plus clair que l'homme n'est pas disposé à payer le prix d'une société plus juste et plus humaine », ou encore, « l'homme peut, de nos jours, faire un monde plus juste mais, au fond de lui-même, il ne le veut pas ».

« Notre regard attentif voyait nos peuples avec un cœur chrétien et découvrait des millions de visages concrets, blancs, métis, indiens et bronzés, des personnes qui aspirent à la paix et à une vie digne, mais auxquelles manquent les choses les plus élémentaires pour la vie. Nous avons partagé la vie des « campesinos » et des travailleurs agricoles, des émigrants ruraux, des sans-emploi et des travailleurs saisonniers ; également avec des ouvriers et des manœuvres, et, dans les faubourgs et les bas quartiers, avec une immense population marginalisée.

Nous sentions que ces visages nous interpellait comme appartenant aux « frères de Jésus, les plus petits » (Mt 25, 40), ayant besoin de notre aide ».

Ces mots, que nous avons écrits en 1979 pour Puebla et dont la substance est restée dans le document final, reflétaient bien notre manière de sentir et le fondement de notre action durant les années 70. C'est pour cela que nous pactisions tellement avec cette expression du 2^{ème}

Décret : « Que signifie, aujourd'hui, être compagnons de Jésus ? S'engager sous l'étendard de la croix dans la lutte cruciale de notre temps : la lutte pour la foi et la lutte pour la justice que la foi elle-même exige ». Elle nous semblait plus expressive encore de la vérité qui était en jeu que ces autres paroles du Décret 4, « service de la foi et promotion de la justice ». Le Père Général Kolvenbach venait de le répéter, 29 ans plus tard, lors de la dernière Congrégation des Procurateurs. « Promotion » semble quelque chose de propre au travail de développement d'une

ONG et ne dit pas ce dont on fait l'expérience quand on veut vivre la justice à partir de la foi : la terrible résistance qu'il faut vaincre face à l'affiliation et au culte du dieu argent, qui justifie n'importe quel crime et la mort de tant de personnes justes.

Et aujourd'hui ? Après 30 ans ? On a pu noter des avancées, surtout dans la participation à une mission engagée dans la culture et le dialogue interreligieux. Nous avons mieux compris que le changement social n'est pas uniquement économique et politique, mais qu'il enfonce ses racines dans des valeurs et des attitudes culturelles. Nous avons aussi progressé dans l'appel à constituer des communautés de solidarité et à travailler à partir d'elles. Nous nous sommes ouverts à la construction de réseaux de type global. Nous avons su nuancer la justice, la comprenant comme « justice du Royaume de Dieu », « évangélique », « voulue par Dieu » ou bien comme « justice de Dieu dans le monde ». Tout cela nous conduit à sentir intérieurement que notre mission de lutter pour la justice à partir de la lutte pour la foi ne peut se contenter d'indignation, mais qu'elle a sa source dans le Cœur miséricordieux de Dieu, en ce Dieu qui est amour et spécialement bonheur, consolation et rédemption de la dignité des pauvres. Tout cela, fruit de la 34^{ème} CG, était déjà présent prophétiquement dans la 32^{ème}, dans le numéro 50 du Décret 4 : la marche patiente avec les pauvres pour nous mettre à leur école, les accompagner dans l'appropriation de leur histoire et, seulement ainsi, leur annoncer Jésus Christ présent en eux, devient le complément indispensable de la lutte en leur faveur et pour eux.

Mais, malgré les désillusions et les déceptions survenues dans les projets historiques (nous avons été engagés, en Amérique Centrale avec un si grand nombre d'entre eux

qui nous paraissaient si beaux !), le grand péril aujourd'hui est de perdre ce charisme dans l'interminable débat des nuances, d'éteindre l'esprit dans un discernement sans fin, et de maintenir éternellement braise la flamme qui doit, de nouveau, faire brûler nos cœurs. La lutte pour la foi et pour la justice continue à être la lutte cruciale de notre temps. Oui, et cela de manière inculturée, à partir du dialogue

Le grand péril aujourd'hui est de perdre ce charisme dans l'interminable débat des nuances, d'éteindre l'esprit dans un discernement sans fin, et de maintenir éternellement braise la flamme qui doit, de nouveau, faire brûler nos cœurs

interculturel des valeurs et de la richesse du pluralisme religieux, ainsi que de son action sociale et de ses nombreuses tentatives de lecture théologique du monde et des signes des temps. Sans perdre de vue également que les peuples qui souffrent de la faim ont droit aux excédents agricoles et de bétail des populations nanties ; que le commerce international ne peut être ni libre ni compétitif pour celles qui sont appauvries, si l'on ne supprime pas les énormes subsides des États aux travailleurs des peuples riches ; que des

dizaines et même des centaines de millions de sans-emploi des pays en voie de développement ont droit à émigrer et à chercher un travail digne dans les pays développés, parce que le monde appartient à l'humanité entière et que les frontières ne sont que des coutumes invétérées qu'il faut dépasser ; que les peuples latino-américains, africains et asiatiques, ont droit à l'inversion dans la recherche et le développement et à la technologie de pointe ; que les réserves de biodiversité d'Amérique Latine doivent être protégées et brevetées en Amérique Latine même ; que l'enfance, la jeunesse et les femmes ont le droit de lire le monde avec leur manière propre, à compléter ainsi celle des hommes et à dépasser celle des gérontocraties. Tout cela signifie lutte, parce que cela signifie racheter le monde que Dieu a créé avec amour et dans lequel Il accompagne, avec une énorme tendresse, notre aventure humaine, contre tous ses ennemis, toutes les structures et personnes qui vivent du culte du dieu argent et du culte du dieu pouvoir, du dieu des armes et de la guerre, qui aboutit à conserver cette richesse dans les mains d'un tout petit nombre, rompant la fraternité de la race humaine. Ne pas être dans cette lutte cruciale de notre temps équivaut à creuser encore plus profondément la crise actuelle de la vie religieuse, crise dont est également frappée la Compagnie.

Original espagnol

Traduit par Françoise Pernot

Juan Hernández-Pico S.J.
Apartado 87
Quetzaltenango, GUATEMALA
<jhpico@terra.com.gt>

« Un peu de bon sens »

William R. O'Neill S.J.

Dans la pièce de Robert Bolt, *Un homme pour toutes les saisons*, le vieux Cardinal Wolsey reproche à Thomas More : « Vous m'êtes un constant regret Thomas. Si vous pouviez seulement regarder les faits tels qu'ils sont sans cet horrible strabisme moral, avec simplement un soupçon de bon sens, vous auriez pu être un homme d'État »¹. Notre dernière Congrégation inspire un regret semblable, parce que nous aussi nous avons discerné « les signes des temps » avec un strabisme moral. En fait, ce n'est que notre strabisme – « une foi qui construit la justice » – qui nous empêche de voir correctement les faits sur la pauvreté et les privilèges (CG 32, d.4, n.2).

*Nous aussi nous
avons discerné « les
signes des temps »
avec un strabisme
moral*

Et pourtant, si nous considérons le « couple foi et justice » lui-même, des questions demeurent. Après tout, il n'existe pas de relation simple entre la foi et la justice, encore moins la culture qui, comme nous le rappelle notre 34^{ème} Congrégation générale, constitue le médium symbolique intégrant les deux dimensions (CG 34, d.2, n.5ff ; d.4). Dans *Les serviteurs de la mission du Christ*, nous cherchons à évangéliser la culture, afin que la « Bonne Nouvelle » pour les pauvres « soit accomplie à nos oreilles » (Lc4 :18,21). Et puisque la justice est partie constituante de l'évangélisation (« Justice dans le monde », n.6), « la proclamation 'inculturée' de l'Évangile » (CG 34, d.2, n.15) devrait signifier un sens de la justice tout aussi « inculturé ». Mais c'est là où le bât blesse. Non seulement les points de vue sur la justice varient dans des sociétés complexes et pluralistes ; mais ceux-ci diffèrent précisément quant au rôle qu'ils confèrent à la religion. Ainsi nous pourrions inverser la proclamation du Synode et demander comment « le service de la foi » peut être une partie constituante de la « promotion de la justice ».

Dans les sociétés occidentales modernes, la façon dont nous « entrevoyons » le rôle de la foi dans la vie publique peut être représentée par un continuum de visions qui vont d'exclusive à inclusive.

Des critiques libéraux, comme John Rawls ou Jürgen Habermas, confinent typiquement la religion au domaine privé. Pour ces théoriciens, le pluralisme des systèmes culturels signifie que la raison politique peut être partagée et publique, i.e., « commune », seulement si nous faisons abstraction de toute vision culturelle de la notion de « bien ». Notre conception de la justice, écrit Rawls, « devrait autant que possible être indépendante des doctrines philosophiques et religieuses opposées et conflictuelles affirmées par les citoyens »².

Avec une conception si exclusive, la foi, tout au mieux, nous inspire de remplir nos obligations morales antécédentes – obligations analysées en termes de droits et de revendications d'individus souverains. Cédant la place à des libertés négatives ou à l'autonomie privée, le libéralisme philosophique valorise la tolérance religieuse tout en refusant que la foi joue un rôle dans l'interprétation de la justice. Pour Habermas, la religion est dépourvue de « forces logiques », de telle sorte que la sphère publique moderne est « désenchantée » – et, selon Weber, « un temps sans dieu et sans prophète ».

Cependant, pour plusieurs critiques, la justice est imprégnée de culture et de religion dès le départ. Les théoriciens à tendance communautaire dénoncent le formalisme abstrait ainsi que les préjugés individuels de la rhétorique des droits libéraux. Notre moralité publique est plutôt née de nos histoires caractéristiques et de nos traditions religieuses (notre autonomie publique) ; l'individu n'y est pas souverain, mais fait partie d'un ensemble de relations sociales.

Pour Alasdair MacIntyre, la fine couche de tolérance libérale est finalement vide de sens. Et si les discussions sur les droits universels ne sont « que de la rhétorique insensée », selon les mots mêmes de Bentam, pour les critiques féministes et post coloniaux il s'agit d'une rhétorique particulièrement pernicieuse qui masque l'hégémonie culturelle de la bourgeoisie occidentale.

Alors qu'une telle critique peut être exclusive – le « libéralisme postmoderne » de Richard Rorty est

*Les histoires de foi ne
sont pas seulement
pertinentes comme source
de motivation au
consentement, mais parce
qu'elles interprètent et
justifient nos raisons
publiques*

complètement désenchanté – d'autres critiques à tendance communautaire, tels Mac Intyre ou Stanley Hauerwas, privilégient une interprétation radicalement inclusive. Selon Hauerwas, le sens même de la justice est d'inspiration biblique : l'Église est tout simplement une éthique

sociale. Mais ici nous revenons au point de départ, parce que plus la justice est imprégnée de culture et de religion et plus sa portée est limitée. Si la foi, dans toutes ses particularités, est constitutive de justice, est-ce que la « force logique » de la justice sera alors limitée aux fidèles ? Est-ce que le prix d'une « proclamation inculturée de l'Évangile » n'est pas une abdication de toute critique culturelle, des prophéties réduites au silence ? (Y a-il « une place » pour la justice dans le dialogue interreligieux ?).

Je crois que Ignacio Ellacuria nous offre une voie

¹Robert Bolt, *A Man for All Seasons* (New York: Random House, 1990), 19.

²John Rawls, *Political Liberalism*, rev. ed. (New York: Columbia University, 1996), 9-10. La dernière oeuvre de Rawls offre une vision plus globale.

moyenne prometteuse, un chemin ni trop large ni trop étroit. Parce que nous pourrions « rendre historique » la rhétorique des droits humains – non pas comme une « grande histoire », mais comme une « grammaire » de nos histoires culturelles particulières. Selon Ellacuria, les droits humains sont moins la propriété d'individus non encombrés que des revendications universelles concrètes légitimées par « les conditions minimales indispensables » de l'exercice des conditions du contrat social historique, lequel doit être satisfait si notre rhétorique sur les droits « doit signifier quelque chose »³.

Par exemple, durant la Commission sud-africaine sur la Vérité et la Réconciliation (CVR), les discussions sur les droits n'étaient pas tant des discussions *à propos* des droits, mais la discussion des droits rendus possibles. Durant les témoignages des victimes, ceux qui naguère furent traités comme des « non personnes » ont fait irruption dans l'histoire, non seulement en démolissant l'histoire de l'apartheid, mais en reconstruisant une histoire civique – et selon les mots mêmes de Charles Villa-Vincencio, « une plus grande histoire qui unit ». De plus, durant la CVR, les discussions sur les droits ont évoqué la perspective religieuse africaine traditionnelle du *ubuntu* – le caractère social irréductible de « ce que les croyants *font* » en revendiquant leurs droits. Dans l'esprit du *ubuntu*, les droits expriment une liberté sous caution, une solidarité éthique. « Nous appartenons à un ensemble vital », nous dit l'archevêque Desmond Tutu. « Nous affirmons qu'une personne est une personne à travers les autres »⁴.

Avec une telle vision médiatrice, vision également partagée par l'enseignement social de l'Église catholique romaine, les histoires de foi ne sont pas seulement pertinentes comme source de motivation au consentement, par exemple pour un régime culturellement correct au plan des droits fondamentaux, mais parce qu'elles interprètent et justifient nos raisons publiques, notre « super histoire ». En réponse à ses critiques exclusivistes, Tutu a fait remarquer que « très peu de personnes se sont opposées au caractère profondément spirituel, et franchement chrétien, de la Commission sur la Vérité et la Réconciliation... Cela voulait dire que les intuitions et les perspectives théologiques et religieuses donnaient forme en grande partie à ce que nous avons fait et à la manière dont nous l'avons fait »⁵.

Encore beaucoup pourrait être dit. En parlant de la « magnanimité » des victimes, Tutu a reconnu un sens religieux supplémentaire qui nous inspire d'aller au-delà de ce que la justice requiert : pardonner, se réconcilier, aimer avec compassion (Michée 6 :8)⁶.

Comme dans la parabole du bon Samaritain, l'étranger

blesse gît à nos pieds, mais aujourd'hui il est légion. Et comme « notre identité est inséparable de notre mission » (« Serviteurs de la mission du Christ », n.4), ce n'est pas tant nous qui définissons notre prochain mais bien notre prochain crucifié, selon les mots mêmes d'Ellacuria, qui nous définit. « Lequel s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? » nous demande Jésus (Lc 10 :36). Finalement, c'est nous qui sommes révélés comme prochain, « amis des pauvres » (n.9).

Faisant partie intégrante de notre mission, notre « solidarité avec les pauvres », selon les mots mêmes du Père Général, définit le point de référence d'où nous discernons, personnellement et collectivement nos divers ministères – l'universalité concrète d'une « foi qui bâtit la justice ».

Cela doit être le « facteur intégrateur de tous nos ministères et non seulement de nos ministères mais encore de toute notre vie intérieure en tant qu'individu, en tant que communauté et en tant que fraternité universelle » (« Serviteurs de la mission du Christ », n.14, citant CG 32, d.4, n.9).

Voilà où est notre « horrible strabisme moral ».

Original anglais

Traduit par Christine Gauthier

William R. O'Neill S.J.
JSTB—1735 LeRoy Ave.
Berkeley, CA 94709-1193
U.S.A.
<woneill@jstb.edu>

³Ignacio Ellacuría, «Derechos Humanos en una Sociedad Dividida».

⁴Desmond Mpilo Tutu, *No Future without Forgiveness* (Johannesburg: Rider, 1999), 35.

⁵*Ibid.*, 72.

⁶*Ibid.*, 43.

La Foi qui fait Justice Susai Raj, S.J.

Est-ce que le Décret « Notre Mission aujourd'hui : le service de la Foi et la promotion de la Justice » a produit plus de chaleur que de lumière ? Et par contre, certaines fois et dans certaines circonstances, la chaleur se montre plus nécessaire que la lumière. De là le rôle historique joué par ce Décret. Les questions importantes qui se posent alors sont : pendant les 30 dernières années la chaleur est morte laissant derrière elle quelques braises sous la forme de centres sociaux où elle se serait transformée en lumière ? Et cette nouvelle lumière, a-t-elle produit à son tour de la chaleur ?

Un soldat sauta d'un hélicoptère mais son parachute ne s'ouvrit pas et il tomba sur un arbre. Gisant à moitié inconscient sur une branche il gémissait en disant « Où suis-je ? ». Un prêtre catholique qui passait par là entendit la question, regarda vers le haut et lui dit, « Vous êtes sur le sommet d'un arbre ». Le soldat lui répliqua à son tour, « Vous devez être un prêtre catholique ». Alors le prêtre lui demanda avec enthousiasme, « Mon fils, comment vous en êtes-vous aperçu ? », et le parachutiste lui répondit, « Parce que vous dites ce qui est objectivement vrai mais tout à fait inutile ». Sa plainte était un cri de secours qui relevait de la chaleur de l'action (Justice) et pas une question à la recherche de la connaissance à la lumière des faits (Foi). Un monde globalisé a besoin d'une foi globalisée qui rende justice aux victimes globalisées.

Pour le voir sous un autre angle, Dieu est fidèle, juste, bon, beau, véridique, omniscient, omnipotent et omniprésent. Tous ces qualités ou attributs de Dieu sont intrinsèquement apparentés et se complètent. La question qui se pose alors n'est pas comment la Foi fait Justice ou comment la Justice est constitutive de la Foi, mais plutôt comment la Foi a facilité le progrès de la Justice dans le passé en d'autres circonstances, et comment cela devrait se faire actuellement. Ou, en d'autres termes, comment la Justice, en tant que constitutive de la Foi, a été perçue, énoncée et exprimée dans le passé en d'autres circonstances et comment cela devrait se faire aujourd'hui. La Foi, par sa propre nature et fonction, éclaire la vie des hommes. Elle embrasse et intègre toutes ses dimensions. Quoique établie ici et maintenant, elle va au-delà du temps et de l'espace. De son côté, la Justice, par sa nature et fonction, est pleine de chaleur parce qu'elle se base sur le cri des victimes de l'oppression. Bien qu'enracinée dans la nature divine, elle est immanente et existentielle, chair et sang, bruit et poussière. Nonobstant, elles sont aussi complémentaires que la lumière et la chaleur, la femelle et le mâle, l'action et la contemplation...

L'ensemble des disciples des différentes religions et idéologies (par ex. l'Église) ou d'un de ses sous-groupes (par ex. les Jésuites) ont parcouru de longues étapes dans l'histoire de la dialectique entre la Foi et la Justice. Il y a d'autres discussions semblables sur les autres attributs complémentaires de Dieu (par exemple celle entre la Foi et la Raison). Le contexte en Inde, avec ses différentes religions, idéologies et cultures, exige une approche humble qui permette de reconnaître, de dialoguer et de travailler avec tous ceux qui s'expriment et célèbrent ces dialectiques entre la Foi et la Justice. Articuler les besoins du moment ou les revendications de notre temps est une façon d'exprimer comment dans l'actualité la Foi cherche à faire Justice et comment la Justice veut approfondir la Foi.

Pour les populations exploitées et appauvries des pays du Tiers Monde, la globalisation n'est qu'un euphémisme pour la colonisation économique. Que l'exploitation locale et régionale ait eu des liens avec l'exploitation au niveau national et international est un fait bien connu. Les instruments d'analyse disponibles donnaient une explication détaillée des niveaux de micro et macro exploitation ainsi que des liens entre les deux niveaux. Cette analyse prépara aussi le chemin pour la création d'un mécanisme d'équilibre des pouvoirs sous la forme de sauvegardes légales, paramètres éthiques, valeurs culturelles et tout un éventail de stratégies ayant pour but la transformation sociale.

Comme s'il s'agissait d'une pluie torrentielle qui entraîne tout sur son passage et inonde une vaste surface, le monstre de la globalisation a rendu obsolètes et superflus la majorité des instruments d'analyse, les mécanismes d'équilibre des pouvoirs, et les stratégies pour la transformation sociale actuels. De là l'urgente nécessité de :

Nouveaux instruments d'analyse,
Renouvellement des mécanismes d'équilibre des pouvoirs,
Stratégies créatives pour une nouvelle société.

1. Nouveaux instruments d'analyse : Le monde a toujours été sous l'influence de Mammon. La plus grande partie du siècle passé a été marquée par la colonisation politique, mais on dirait que les deux dernières décennies ont cédé la place à la colonisation économique, qui marque le début de ce nouveau siècle. D'une certaine façon, le facteur essentiel de l'exploitation persiste, même si le format a changé de la colonisation politique à la colonisation économique. D'un autre point de vue, avec la globalisation l'exploitation est devenue plus complexe et sophistiquée, plus subtile et érudite, avec une base plus ample et complète qu'avant. Comme d'habitude, les progrès scientifiques et technologiques ont travaillé

*Un monde globalisé
a besoin d'une foi
globalisée qui rende
justice aux victimes
globalisées*

uniquement à l'avantage des forces oppressives.

La chute des régimes communistes a été interprétée comme la chute du Marxisme. À défaut de nouveaux instruments d'analyse efficaces, les forces du marché profitent d'un bon moment. La libéralisation des capitaux, caractéristique concomitante de la globalisation, a affaibli le mouvement syndical du secteur industriel et d'autres secteurs organisés et provoqué le changement subi par l'emploi de fixe à contractuel. Au niveau local et régional, l'oppression des groupes marginaux (dalits, groupes tribaux, femmes, enfants au travail, autres groupes religieux et/ou minoritaires) est en train d'adopter des formes nouvelles. À l'éveil de la globalisation il est nécessaire d'analyser la classe sociale, le genre et l'ethnicité avec de nouveaux instruments aux niveaux macro et micro économiques.

2. Renouveau des mécanismes d'équilibre des pouvoirs : les sauvegardes légales, les paramètres éthiques et les valeurs culturelles sont les mécanismes d'équilibre des pouvoirs de toutes les sociétés. Les compagnies multinationales, principaux interprètes du marché global, échappent au contrôle de l'État et ne sont pas contrôlées effectivement par les réseaux des mouvements sociaux des opprimés, souvent dirigés par des organismes non-gouvernementaux (ONG). De là la nécessité de « créer des institutions démocratiques globales capables de donner des solutions semblables à celles qu'on peut trouver dans le marché global »¹.

3. Stratégies créatives pour une nouvelle société : même si actuellement cela nous semble une tentative fragile, nous avons l'espoir que le Forum Social Mondial parviendra à faciliter et à coordonner des stratégies créatives pour une nouvelle société. Le thème pour la réunion du mois de janvier 2004 – Un monde différent est possible – est une ferme assertion en cette direction.

Les ONG doivent aller plus loin que le « Projet d'Approximation » auquel elles sont limitées aujourd'hui. Si le péché a augmenté, la vertu l'a fait encore plus (Rm 5 : 20). Le péché d'oppression, qui accable les segments les plus faibles de la société, a augmenté à cause de la globalisation, ce qui rend encore plus nécessaire l'invention de nouvelles stratégies créatives pour une nouvelle société.

Original anglais

Traduit par Tania Arias Vink

Susai Raj S.J.
Catholic Church
Bar Bigha P.O.

Dt. Sheikhpura, Bihar 811 101
INDE

Perspective de l'Afrique Orientale

Gerard Whelan, S.J.

C'est en réponse à la demande de Fernando Franco, en visite à Nairobi, que j'écris cet article. Il désirait avoir une perspective africaine sur le lien entre la foi et la justice ainsi que sur l'identité de l'apostolat social. Où en est la Compagnie de Jésus sur la question ? De façon incongrue peut-être, cette requête a débouché, pour trois d'entre nous qui enseignons au Collège Hekima, l'école jésuite de théologie à Nairobi, sur une série de rencontres très plaisantes autour d'un café ou d'une pizza. Le climat de Nairobi est ensoleillé et modéré tout au long de l'année ; alors attablés aux terrasses des restaurants, nous avons consacré de longues heures à discuter de cette importante question. Ce qui suit est un résumé de nos discussions.

*Les jeunes Jésuites
dépensèrent beaucoup
d'énergie sur les
questions suivantes :
« Justice au sein de
l'Église d'abord ! Qu'on
entende notre voix ! »*

Paul Fitzgerald est un conférencier invité de l'Université de Santa Clara. Quant à moi je suis Irlandais et je vis depuis 12 ans en Afrique. Je suis pasteur d'une paroisse d'un bidonville de Nairobi et j'enseigne la théologie pastorale au Collège Hekima. Aquiline Tarimo est Tanzanien et enseigne la théologie morale à Hekima. Il a récemment publié un livre sur : « Les droits humains, différences culturelles et Église africaine » [Salvatorianum, Morogoro, Tanzanie, 2004]. Nous sommes tous dans la quarantaine.

La première chose à souligner est que Paul et moi partageons les mêmes attitudes face aux efforts récents de la Compagnie pour intégrer la foi et la justice. Ces attitudes furent forgées en Europe et en Amérique du Nord.

Nous considérons que nous appartenons à la « troisième génération » de Jésuites qui essaient de répondre à cette question d'une foi qui fasse justice. La première génération remonte avant l'avènement de Vatican II. Cette génération n'avait pas vraiment l'intuition que notre capacité à démontrer l'amour du Christ pour son prochain est autant influencée par les structures sociales qu'il est nécessaire pour le croyant de se battre pour la justice sociale. Cela va avec une certaine conception de catholicisme ethnique, qui était davantage préoccupée d'améliorer son propre sort. La deuxième génération était constituée des enfants du Vatican II et parfois plutôt en colère face à la formation qu'ils avaient reçue de leurs aînés. Ils étaient les activistes de la CG 32 et souvent ils furent nos formateurs. Entrés dans la

³Carrera, Joan, "Global World, Global Ethics", Barcelona : *Cristianismo i Justicia*, 111 (septembre 2003).

Compagnie dans les années 1980, Paul et moi sentions qu'il y avait quelque chose de déséquilibré avec ce groupe de « Foi et Justice ». Nous avons tous les deux perçu que nous étions les témoins d'une sorte de laïcisme déséquilibré dans la génération qui faisait la promotion de l'apostolat social suivant le Décret 4. Cela pourrait inclure une option pour des théories sociologiques délibérément laïques et non religieuses. Cela pourrait aussi signifier l'échec de l'intégration des aspects spirituels de notre identité jésuite, y compris ce que signifie la prêtrise. Plus que tout, Paul et moi avons évoqué l'existence d'un certain élitisme qui aurait existé parmi les membres de l'apostolat social dans certaines Provinces et comment cela avait produit des rivalités et des jalousies au sein du groupe des scholastiques. Nous avons remarqué qu'un nombre remarquable de ceux qui nous viennent à l'esprit dans ce contexte, ne sont plus jésuites ou prêtres aujourd'hui.

Toutefois en ces belles journées ensoleillées, notre conversation ne pouvait pas être seulement pleine d'amertume et de ressentiment. En savourant notre café nous avons reconnu l'existence d'une intégration de pensée grandissante dans la Compagnie de Jésus aujourd'hui sur la question de la foi et de la justice. Ce développement de notre façon de penser est, quant à nous, bien exprimé dans le Décret 1 de la CG 34 : « Unis dans le Christ ». En fait, le courriel de Fernando Franco, que nous avons avec nous, résumait si bien la situation que nous n'étions plus très sûrs de pouvoir continuer à rouspéter. Fernando commentait : « Nous pouvons aller jusqu'à dire que, partant de la préoccupation de rapprocher la justice de notre foi et de notre charisme jésuite, nous sommes rendus à un point où c'est de notre compréhension plus profonde de la foi chrétienne et de notre charisme qu'émerge le sens de notre lutte pour la justice ».

Ce n'est pas que ceux d'entre nous qui sont du « Nord » aient voulu monopoliser la conversation pour en exclure notre frère africain, Tarimo. Toutefois, Tarimo a dû nous laisser nous calmer un peu avant de partager ce qu'il avait à dire. Un élément clef qu'il a apporté est que les jeunes Africains s'étaient sentis exclus de tout ce débat sur la relation entre la foi et la justice. Il a souligné que, dans l'Assistance africaine, la plus grande partie des questions doivent être comprises dans la perspective du caractère très jeune de la Compagnie, et à la lumière du fait qu'elle émerge d'un passé très récent de colonialisme et que l'indépendance n'a été acquise que depuis peu, le temps d'une vie à peine. Ce point peut sembler facile à considérer à l'intérieur du paradigme de foi et justice. Et pourtant, le point suivant apporté par Tarimo alla plus loin. Il souligna que, dans l'expérience de la plupart des jésuites africains, ceux-ci s'étaient inquiétés davantage

de l'injustice existant au sein même de l'Église et même au sein de la Compagnie de Jésus.

Tarimo ajouta que la façon dont le processus d'évangélisation s'était déroulé en Afrique avait engagé des missionnaires à la fine pointe du changement apporté par les puissances impérialistes. Sans aucun doute, les missionnaires étaient bien intentionnés. De même, les structures de santé et d'éducation mises sur pied par les missionnaires ont grandement aidé les Africains. Toutefois, les Africains ressentaient rarement que l'Église était la leur. Il existait une aliénation qu'ils ont expérimentée dans l'Église, et qui faisait partie de leur sentiment d'impuissance face à la modernisation dans son ensemble. Quand des jeunes hommes entraient au séminaire ou rejoignaient des communautés religieuses, ce sentiment d'être un étranger dans son propre pays pouvait prendre encore plus d'ampleur. Quand on arrivait à la question de la foi et de la justice dans l'Assistance africaine, les jeunes jésuites dépensèrent beaucoup d'énergie sur les questions suivantes : « Justice au sein de l'Église d'abord ! Qu'on entende notre voix ! »

Tarimo était trop poli pour exprimer plus explicitement la question qu'il nous adressait indirectement à Paul et moi : « Pourquoi est-ce vous deux qui avez pour ainsi dire monopolisé la conversation jusqu'ici ? »

Tarimo continua en apportant quelques points concernant l'histoire récente de l'apostolat social dans l'Assistance africaine. Il était clair, après ce qu'il nous avait déjà dit, qu'il pouvait y avoir du ressentiment parmi les jésuites africains envers les enthousiastes de la « deuxième génération » du Décret 4. Il doit être souligné que, dans l'Assistance africaine, la deuxième génération est en grande partie composée de missionnaires. Ce ressentiment est cependant différent de celui que Paul et moi pouvions articuler à partir de nos histoires respectives. Ce que Tarimo essayait de faire comprendre est qu'il voyait une ressemblance évidente entre ce que j'appelle la première génération de jésuites et la génération numéro deux. Ni l'une ni l'autre n'a été suffisamment à l'écoute des jeunes jésuites africains. C'est un peu comme si les jeunes jésuites africains disaient : « Arrêtez de penser à notre place ! Arrêtez de prendre les décisions pour nous ! » Nous pourrions remarquer qu'il existe un nouveau journal de théologie et d'affaires courantes produit par les jésuites de l'Assistance africaine. Il s'intitule *Africa Yetu*, ce qui se traduit par « Notre Afrique ».

Avant de conclure notre conversation nous nous sommes tournés vers la question suivante : « Qu'est-ce que les jésuites africains disent au sujet de la foi et de la justice lorsqu'ils sont entre eux ? » C'est alors qu'on a examiné les rapports annuels des rencontres de la Province d'Afrique Orientale sur les « jésuites en

formation » (JIF). Nous avons également porté attention au niveau d'engagement de ce jeune groupe dans le processus de planification élaboré dans cette Province qui a eu lieu récemment. En fait, ici, nous avons vu des jésuites profondément préoccupés par l'intégration de la foi et de la justice. Les défis de la « renaissance africaine » sont largement considérés. Plusieurs des problèmes pour vaincre la pauvreté sont identifiés comme reliés à des problèmes causés au niveau local comme la corruption, l'ethnocentrisme et la guerre. En même temps, la façon dont le Nord riche accentue les problèmes africains, au lieu d'aider à les soulager, est aussi ressenti très profondément. La question de savoir comment les jésuites peuvent répondre au défi du VIH/SIDA est soulevée de plus en plus souvent. Une préoccupation pour les réfugiés prend une autre signification, puisque plusieurs Régents travaillent actuellement avec le Service Jésuite des Réfugiés. En fait, plusieurs jeunes jésuites ont déjà été réfugiés eux-mêmes.

Comment répondre à ces problèmes sociaux ? Les jeunes jésuites de la Province d'Afrique Orientale expriment un grand intérêt pour aider à l'émergence de futures élites africaines qui oeuvreront au bien commun. Des propositions de la part des jeunes jésuites africains pour des initiatives apostoliques comprennent la gestion d'écoles secondaires pour la population relativement aisée, l'enseignement universitaire et l'ouverture de centres de réflexion sociale qui comprendraient l'accès à la direction spirituelle pour les Africains qui travaillent dans les organisations de développement. Au Collège Hekima, un processus initié par les étudiants est en train d'aboutir à un plan pour ouvrir un institut pour les études sur la paix. Ils espèrent y former des laïcs qui travailleront dans les organisations de développement. Paul et moi avons fait remarquer que la « couleur » de l'opinion des jésuites africains sur cette question de la foi et de la justice est tellement différente de celle du Nord qu'elle devrait être soigneusement notée. Dans certaines Provinces du Nord, les Jésuites du Décret 4 semblent presque se définir en opposition aux Jésuites qui enseignent dans les « écoles pour les riches ». Une telle dichotomie existe rarement parmi les Jésuites africains.

Dans sa requête, Fernando Franco nous avait invités à ne pas être effrayés de faire des déclarations provocantes. Eh bien, par tempérament, Tarimo est tout désigné pour remplir cette tâche. Notre dernière rencontre nous a rassemblés autour d'un repas et d'une bonne bière. Pendant ce temps, Tarimo a lancé les réflexions suivantes : est-il temps pour l'apostolat social de se

dissoudre en temps que « secteur distinct » dans la pensée de la Compagnie ? Sans aucun doute, une option pour les pauvres et un engagement envers des structures plus justes doivent être une dimension de notre apostolat. Mais ne devrions-nous pas laisser derrière nous le vocabulaire de secteur distinct et parler plutôt de dimension ? La Compagnie a fait beaucoup de progrès en incorporant cette dimension à un large éventail de ministères. Sans aucun doute, la promotion de l'apostolat social en tant que secteur a eu un rôle durant les années qui ont immédiatement suivies la CG 32. Mais ce besoin n'est-il pas révolu ? Est-ce que ce qui reste de l'apostolat social n'est pas en péril de devenir une sous-culture au sein de la Compagnie, avec virtuellement des caractéristiques qui s'approchent de celles d'une secte, où les discussions s'amorcent entre nous et demeurent sans grande influence sur l'organisation plus large de la Compagnie ?

Est-ce que ce qui reste de l'apostolat social n'est pas en péril de devenir une sous-culture au sein de la Compagnie, avec virtuellement des caractéristiques qui s'approchent de celles d'une secte ?

Original anglais
Traduit par Christine Gauthier

Gerard Whelan S.J.
P.O. Box 23408, Kangemi
Nairobi
00602 KENYA
<gerrywhelansj@hotmail.com>

EXPÉRIENCES

CÉLÉBRER LA PÂQUES AVEC LES RÉFUGIÉS À NAIROBI

Toussaint Kafarhire Murhula, S.J.

1. Pâques et libération

Initialement, la pâque juive avait une double signification. D'abord le passage de Yahvé en Égypte et la manifestation de sa dilection pour son peuple. À ce passage, Yahvé frappa tous les premiers-nés des Égyptiens, hommes et bêtes, en épargnant son peuple grâce au sang répandu sur les montants et le linteau des maisons. La seconde signification se rapportait au passage des Juifs eux-mêmes à travers le désert, de la servitude en Égypte vers la terre promise grâce à l'intervention de Dieu (Ex 12 :11). Pâques acquiert un autre sens dans la liturgie chrétienne, en rapport avec la mort et la résurrection de Jésus. Il s'agit d'un nouveau passage. Le passage de la vie vers la Vie en traversant le désert *symbolique* de la souffrance, de l'abandon et de la mort. Le passage de Jésus de ce monde vers le Père (Jn 13 :1).

Quoiqu'il en soit, le mot passage, corollaire de Pâques, exprime symboliquement l'idée d'un changement de lieu et d'état. Les Juifs cessent d'être esclaves en Égypte en acquérant un nouveau statut : celui d'un peuple libre sur une terre que Dieu avait promise aux pères (patriarches). Ipso facto, ils acquièrent une patrie ! Dans le Nouveau Testament, Pâques est aussi une libération d'être. Jésus dans sa résurrection n'est plus soumis aux contraintes de l'espace et du temps, car il est revêtu de son corps de gloire qui peut se manifester à travers les apparitions. Jésus retourne au Père qui est sa véritable patrie, car il est le Verbe éternel qui demeure en Dieu depuis le commencement éternel (Jn 1 :1). Comment dès lors le chrétien actuel vit-il sa relation à Jésus Ressuscité ? Quel sens un Africain qui vit en exil, loin de sa patrie, comme nos réfugiés des Grands Lacs ici à Nairobi, donne-t-il à cet événement central de la foi chrétienne ?

2. Pâques dans le contexte actuel

Dans le monde aujourd'hui, la Région des Grands Lacs africains est l'une des plus politiquement perturbées. Depuis le génocide rwandais de 1994, avec les guerres économiques et politiques au Congo, qui durent depuis plus de cinq années bientôt, et les cycles de violence

jamais dépassés au Burundi, malgré le printemps démocratique de 1993, des réfugiés ont déferlé quotidiennement dans les pays limitrophes par centaines de milliers.

Victimes de l'appétit égoïste des politiciens rapaces, ces peuples font l'expérience du désert comme privation, manque et éloignement. Ils sont obligés de faire le pèlerinage en quête de la vie. Il n'est pas toujours facile de survivre au capitalisme aveugle qui frappe en plein cœur les valeurs africaines d'hospitalité et du partage, dans une ville comme Nairobi, devenue le modèle de l'occidentalisation de l'Afrique. Et pourtant, malgré les souffrances, le dénuement, le manque, l'insécurité, la faim, l'éloignement de leurs terres et bien d'autres vicissitudes de la vie, ces réfugiés nous apprennent la joie et le bonheur de croire en la Résurrection du Christ, comme notre propre passage vers l'espérance, la charité et la foi.

Les réfugiés de la Région des Grands Lacs africains n'ont pas célébré leur retour vers leurs pays, ni traversé les frontières pour retrouver leurs terres perdues, leur *patria oppressa*. Au contraire, ils ont compris que la Résurrection du Christ est une libération de l'angoisse qui retient l'homme captif de lui-même, esclave de son propre égoïsme. La patrie en Afrique n'est-elle pas devenue la terre qui opprime et qui fait mourir ? Vers quelle patrie la Pâque introduit-elle les réfugiés africains ? Ou tout simplement, peut-on parler d'une libération pour nos peuples en célébrant la fête de Pâques ?

3. Une Pâques joyeusement rythmée

Au rythme du tamtam burundais, des danses rwandaises et de la chanson exultante congolaise, les trois communautés apparemment déchirées entre elles ont jubilé dans la lumière de l'espérance nouvelle en cette Pâques 2003. Le Père John Guiney S.J. responsable de JRS pour la région de l'Afrique de l'Est fut invité pour présider la liturgie. Entouré par deux prêtres Missionnaires d'Afrique et deux diacres dont un jésuite et l'autre diocésain, dans la procession qui progressait derrière les batteurs de tamtam qui cadençaient la chanson joyeuse de la Résurrection.

De nombreuses personnes travaillant avec les réfugiés à Nairobi ont voulu témoigner de leur présence, de leur communion, de leur amitié et de leur soutien spirituel en s'associant à cet événement heureux de la foi chrétienne. L'homélie du Père John adressa dans un accent à la fois tendre et percutant, un message digne du jour. En homme habitué à côtoyer les réfugiés, il n'a pas manqué

*Les réfugiés qui
vivent la passion du
Christ sont aussi les
premiers
bénéficiaires des
grâces de la
Résurrection*

de partager son expérience des camps de réfugiés où les « vieux » (les anciens), en gardiens de la tradition, sont ceux qui entonnent les chansons et entraînent la communauté dans la danse. Un message pour nourrir la foi de ces pèlerins de la vie, pour soutenir l'espérance de ces mutilés sociaux, pour encourager la persévérance de ces voyageurs aux pas perdus...

Clairement, trois thèmes ont ponctué cette homélie. L'espérance joyeuse comme grâce vivifiante dans la souffrance et comme promesse qui guide vers un avenir inconnu. Cette espérance permet de vivre pleinement le présent, avec une responsabilité partagée, en décentrant chacun de son égoïsme pour en faire une personne *pour et avec les autres*. Deuxièmement, cette Pâques apporte à l'homme familier de la souffrance l'endurance et la persévérance à travers les difficultés. Les gens matériellement à l'aise peuvent apprendre des réfugiés la manière de vivre la Providence divine, comment vivre heureux sans rien et comment, malgré les épreuves, témoigner d'une confiance en Dieu qui ne déçoit jamais. Enfin, le troisième thème abordé fut celui de la certitude de la victoire du Christ. Le mal et le désordre peuvent prévaloir mais la victoire finale appartient à Dieu. C'est dans cette foi que même les réfugiés démunis commencent déjà à briller de la gloire du Christ, qui les introduit dans le temps de Dieu.

4. Une liturgie en couleurs

Ce message vibrant d'optimisme et de foi en la Résurrection fut chaque fois entrecoupé par des couleurs des cultures différentes représentées par les réfugiés. Le Père John a fait participer ses ouailles en les invitant chaque fois, à tour de rôle, à entonner un chant après chaque thème développé, pour dire leur foi, leur joie, leur enthousiasme à célébrer la Résurrection du Seigneur. Malgré les défis d'intégration dans une culture étrangère, dans une société souvent hostile aux pauvres, les dons du Bon Dieu en cette Pâques introduisent symboliquement les réfugiés dans *la patrie* de Dieu. Puisqu'ils vivent quotidiennement la passion du Christ par la violence dont ils sont les victimes, les trahisons de toutes sortes et la solitude d'être souvent abandonnés et rejetés des autres, les réfugiés sont aussi les premiers bénéficiaires des grâces de la Résurrection. Par ailleurs, la beauté de cette liturgie pascale fut exprimée dans les intentions de prières accompagnées des symboles représentant les différences. Pâques ainsi vécue est un symbole de paix, de réconciliation et d'acceptation mutuelle. La souffrance sera peut-être toujours au rendez-vous, mais certainement qu'avec le Christ Ressuscité, elle est vécue autrement. C'est

pourquoi le tamtam du Burundi offrait chaque fois une note de fête, en témoignage de joie des réfugiés qui accueillent avec générosité les grâces divines de la nouvelle liberté dans le Christ. Une liturgie riche d'inculturation, de couleurs et de rythmes africains ! Ce fut aussi un moment de grande allégresse spirituelle, mais surtout, une leçon de foi que nous devons recevoir de ceux-là qui ont mis toute leur foi dans le Seigneur, et qui savent comme le Serviteur souffrant que jamais leur espérance ne sera déçue.

5. Une Pâques de gratitude

Pâques, comme tous les mystères de la foi chrétienne, ne peut être célébrée qu'au cours d'un repas, celui de l'Eucharistie. Et nous savons que ce mot signifie essentiellement l'action de grâce, la gratitude que les hommes et les femmes de tous les temps et de tous les lieux, à la suite du Christ mort et ressuscité, offrent pour dire merci au Père éternel de qui vient tout don parfait. La perfection donnée aux hommes à travers la résurrection est celle de la vie qu'il faut aimer et protéger. C'est aussi celle de reconnaître que tous les vivants sont en pèlerinage vers le Père. Comprise dans la foi, cette vie apparaît donc comme un véritable passage vers la patrie divine. En effet, le Christ ressuscité nous rappelle que nous sommes de la famille de Dieu, mais que nous vivons souvent « dans cette vallée comme des exilés » (Ex.Sp. 47), comme des fils prodiges loin de l'amour paternel.

Travailler pour un monde juste n'a plus désormais la même connotation. Nos efforts et nos peines, nos sacrifices et nos souffrances doivent se fonder sur la loi de l'amour et de l'égalité de tous. C'est pour cela que dans son homélie, le Père John Guiney a aussi insisté sur le fait que tous les réfugiés font une expérience commune. Tous sont diminués dans leur humanité, quel que soit le lieu à partir duquel ils font cette expérience douloureuse (Ethiopie, Timor, Rwanda, Libéria, Congo, Burundi...), et par conséquent ils ne doivent faire aucune discrimination entre eux. Merci, John Guiney, d'avoir ressuscité aussi ton français que tu n'avais plus parlé depuis dix ans, afin de communiquer aux plus démunis les richesses de ton expérience humaine et de ta foi chrétienne.

Toussaint Kafarhire M S.J.
Arrupe House
2536 Virginia Street
Berkeley, CA 94709-1109 U.S.A.
<kafmurhula@hotmail.com>

*Tous les réfugiés font
une expérience
commune. Tous sont
diminués dans leur
humanité, quel que soit
le lieu à partir duquel ils
font cette expérience
douloureuse*

DOCUMENTS

DISCOURS DU PAPE JEAN-PAUL II AUX ÉVÊQUES D'INDE EN VISITE « AD LIMINA APOSTOLORUM »

Lundi 17 novembre 2003

Chers frères Évêques,

1. « Rendez grâce à Yahvé, car il est bon, car éternel est son amour ! » (Ps 118, 1). Il est tout à fait approprié que je reprenne ces paroles du Psaume pour vous souhaiter la bienvenue, pasteurs des provinces ecclésiastiques de Madras-Mylapore, Madurai et Pondichéry-Cuddalore, en conclusion de cette série de visites « ad limina » des Évêques de l'Inde. Je désire en particulier saluer Mgr. Arul Das, et le remercier des sentiments qu'il a exprimés en votre nom à tous.

Mes précédents discours à vos frères Évêques ont souvent pris en considération l'importance de promouvoir un *esprit authentique de solidarité dans l'Église et dans la société*. Il n'est pas suffisant que la communauté chrétienne envisage le principe de la solidarité comme son plus haut idéal ; celui-ci doit plutôt être considéré comme la norme des relations humaines qui, pour reprendre les paroles de mon vénéré prédécesseur le Pape Pie XII, a été « scellée par le sacrifice de rédemption offert par Jésus Christ sur l'autel de la Croix à son Père céleste, au nom de l'humanité pécheresse » (cf. *Summi Pontificatus*). Étant les successeurs des Apôtres du Christ, nous avons le devoir fondamental d'encourager tous les hommes et toutes les femmes à transformer cette solidarité en une « spiritualité » de communion pour le bien de l'Église et de l'humanité (cf. *Pastores gregis*, n. 22). Alors que je partage mes pensées avec vous aujourd'hui, je désire situer mes réflexions dans le cadre de ce principe fondamental des relations humaines et chrétiennes.

2. Nous ne pouvons pas espérer diffuser cet esprit d'unité parmi nos frères et nos soeurs sans une authentique solidarité entre les peuples. Comme de nombreux autres pays du monde, l'Inde est elle aussi frappée par de multiples problèmes sociaux. Ces défis sont d'une certaine façon exacerbés par le système injuste de division en castes, qui nie la dignité humaine à des groupes entiers de personnes. À cet égard, je répète ce que j'ai déjà dit au cours de ma première visite pastorale dans votre pays : « Il faut remplacer ignorance et préjugés par la tolérance et la compréhension. L'indifférence et la lutte des classes doivent se transformer en fraternité et en service dévoué. La discrimination basée sur la race, la couleur, le credo, le sexe ou l'origine ethnique doit être éliminée

parce que totalement incompatible avec la dignité humaine » (*Homélie au cours de la Messe célébrée dans le Stade Indira Gandhi, New Delhi, 2 février 1986*).

Je loue les nombreuses initiatives mises en oeuvre par la Conférence épiscopale et par les Eglises particulières pour lutter contre cette injustice. Les pas courageux que vous avez accomplis afin de résoudre ce problème, comme ceux du « *Tamil Nadu Bishop's Council* » de 1992, apparaissent comme un exemple à suivre pour les autres. À chaque instant vous devez faire en sorte que l'on porte une attention particulière à ceux qui appartiennent aux castes les plus basses, en particulier aux Dalits. Ils ne doivent jamais être mis en marge des autres membres de la société. Toute manifestation de préjugés fondés sur les castes dans les relations entre les chrétiens est un signe contraire à l'authentique solidarité humaine, une menace à la véritable spiritualité et un grave obstacle à la mission évangélisatrice de l'Église. C'est pourquoi les usages ou les traditions qui perpétuent ou renforcent les divisions des castes, doivent être réformés de façon sensible, afin de pouvoir devenir une expression de la solidarité de toute la communauté chrétienne. Comme nous l'enseigne l'Apôtre Paul, « un membre souffre-t-il ? tous les membres souffrent avec lui » (1 Co 12, 26). L'Église a le devoir de se prodiguer sans cesse pour transformer les coeurs, en aidant toutes les personnes à considérer chaque être humain comme un fils de Dieu, frère ou soeur du Christ, et, donc, un membre de notre même famille.

3. La communion authentique avec Dieu et les autres conduit tous les chrétiens à proclamer la Bonne Nouvelle à ceux qui n'ont ni vu ni entendu (cf. 1 Jn 1, 1). L'Église a reçu la mission unique de servir « le Royaume en diffusant dans le monde les « valeurs évangéliques » qui sont l'expression du Royaume et aident les hommes à accueillir le plan de Dieu » (*Redemptoris missio*, n.20). En effet, c'est cet esprit évangélique qui encourage également ceux qui appartiennent à des traditions différentes à travailler ensemble dans le but commun de diffuser l'Évangile (cf. Discours aux Évêques syromalabars de l'Inde, 13 mai 2003).

Beaucoup d'entre vous ont exprimé le souhait que l'Église en Inde poursuive ses efforts pour demeurer activement engagée dans la « nouvelle évangélisation ». Cela est particulièrement important dans les sociétés modernes, où de vastes secteurs de la population se trouvent dans des situations désespérées, qui les conduisent souvent à chercher des solutions rapides et faciles à des problèmes compliqués. Ce manque d'espérance peut, en partie, expliquer pourquoi tant de personnes, jeunes et âgées, sont attirées par les sectes

fondamentalistes qui offrent une brève ferveur au niveau émotionnel et l'assurance de la richesse et du succès terrestre. Face à cela, notre réponse doit être de « ré-évangéliser », et le succès de cette initiative dépend de notre capacité à faire comprendre aux gens le vide de telles promesses, en les convainquant dans le même temps que le Christ et son Corps partagent leurs souffrances et en leur rappelant de chercher « d'abord le Royaume de Dieu et sa justice » (cf. *Mt* 6, 33).

4. Dans ma récente Exhortation apostolique post-synodale *Pastores gregis*, j'ai observé que l'Évêque est « le ministre de la grâce du sacerdoce suprême », en exerçant son ministère à travers la prédication, la direction spirituelle et la célébration des sacrements (cf. n. 32). En tant que pasteurs du troupeau du Seigneur, vous êtes bien conscients de ne pas pouvoir accomplir de façon efficace vos devoirs sans collaborateurs dévoués qui vous assistent dans votre ministère. C'est pourquoi, il est fondamental que vous continuiez à promouvoir la solidarité au sein du clergé et une plus grande unité entre les Évêques et leurs prêtres. Je suis certain que dans votre pays, les prêtres « vivent et travaillent dans un esprit de communion et de collaboration avec les Évêques et tous les fidèles, donnant un témoignage de l'amour dont Jésus a dit qu'il était le signe des vrais disciples » (*Ecclesia in Asia*, n. 43).

Malheureusement, même ceux qui ont été ordonnés pour le ministère peuvent parfois se laisser tenter par des tendances culturelles ou sociales délétères, qui minent leur crédibilité et font gravement obstacle à leur mission. En tant qu'hommes de foi, les prêtres ne doivent pas permettre à la tentation du pouvoir ou du gain matériel de les détourner de leur vocation, et ils ne peuvent pas non plus permettre que les différences ethniques ou de castes les éloignent de leur tâche fondamentale qui est de diffuser l'Évangile. En tant que pères et frères, les Évêques doivent aimer et respecter leurs prêtres. De même, les prêtres doivent aimer et honorer leurs Évêques. Avec vos prêtres, vous êtes les annonciateurs de l'Évangile et les constructeurs de l'unité en Inde. Les différences personnelles ou les hasards de la naissance ne doivent jamais entacher ce rôle fondamental. (cf. *Discours aux prêtres de l'Inde*, Goa, 7 février 1986).

5. Un ferme engagement visant à nous soutenir réciproquement est la garantie de notre unité dans la mission, qui est fondée sur le Christ lui-même et qui nous permet de nous rapprocher « de toutes les cultures, de toutes les idéologies, et de tous les hommes de bonne volonté » (*Redemptor hominis*, n.12). Nous devons toujours avoir à l'esprit les paroles de saint Paul, lorsqu'il enseigne que « nul d'entre nous ne vit pour soi-même, comme nul ne meurt pour soi-même »

(*Rm* 14, 7). En outre, l'Église exhorte les fidèles à entamer avec prudence et charité le dialogue et la collaboration avec les membres des autres religions. Une fois que nous aurons orienté l'engagement de ces frères et soeurs, nous serons en mesure de déployer nos efforts vers une solidarité durable entre les religions. Ensemble nous chercherons à reconnaître notre devoir de promouvoir l'unité et la charité entre les personnes, en réfléchissant sur ce que nous avons en commun et sur ce que peut promouvoir ultérieurement la fraternité entre nous (cf. *Nostra aetate*, n. 2).

Encourager la vérité exige un profond respect pour tout ce qui est accompli dans l'homme par l'Esprit, qui « souffle là où il veut » (*Jn* 3, 8). La vérité qui nous a été révélée, nous oblige à la sauvegarder et à l'enseigner. En transmettant la vérité de Dieu, nous devons toujours conserver « une profonde estime pour l'homme, pour son intelligence, sa volonté, sa conscience et sa liberté. De cette façon, la dignité de la personne humaine en vient à faire partie elle-même de cette annonce, même sans recourir aux paroles, par le simple comportement à son égard » (*Redemptor hominis*, n. 12). L'Église catholique qui est en Inde a promu de manière constante la dignité de chaque personne et le droit correspondant de tous les peuples à la liberté religieuse. Son encouragement à tolérer et à respecter les autres religions est révélé par les nombreux programmes d'échanges interreligieux que vous avez développés au niveau national et local. Je vous encourage à poursuivre ces dialogues francs et utiles avec les membres d'autres religions. Ces discussions nous aideront à cultiver cette recherche réciproque de la vérité, de l'harmonie et de la paix.

6. Chers frères, pasteurs du Peuple de Dieu, en ce début du troisième millénaire, recommençons à nous consacrer à l'oeuvre de réunir les hommes et les femmes en une unité d'intentions et de compréhension. Ma prière est que votre pèlerinage auprès des Apôtres Pierre et Paul ait renouvelé la force qui vous est nécessaire pour développer une authentique spiritualité de communion, qui puisse enseigner à toutes les personnes comment « faire une place » à leurs frères et à leurs soeurs, « en portant les fardeaux les uns des autres » (cf. *Novo Millennio ineunte*, n. 43). Je vous confie, ainsi que vos prêtres, les religieux et les fidèles laïcs, à l'intercession de la Bienheureuse Teresa de Calcutta et à la protection de Marie, Mère de l'Église. En gage de paix et de joie dans le Christ notre Seigneur, je vous donne de tout coeur ma Bénédiction apostolique.

Jean-Paul II

RECENSION

LES DEMANDEURS D'ASILE CONSIDÉRÉS COMME UNE MENACE

Andrew Hamilton, S.J.

Frank Brennan, S.J., *Tampering with asylum. A Universal Humanitarian Problem*. St.Lucia, University of Queensland Press, 2003, ISBN O 7022-3416 8

Le livre commence par le voyage d'un bateau norvégien, le Tampa, bateau qui a été le catalyseur des changements drastiques survenus en Australie en matière de réglementations envers les demandeurs d'asile. À la demande du gouvernement australien, son capitaine a recueilli tout un groupe de demandeurs d'asile naufragés. Ensuite, il leur a interdit de débarquer sur le territoire australien. Au cours des semaines suivantes, les forces armées australiennes ont occupé le navire, et les réfugiés ont été envoyés à Nauru et en Nouvelle Guinée, suite à un accord financier ; de plus, des îles appartenant à l'Australie ont été enlevées de la zone d'immigration australienne pour y empêcher l'arrivée de demandeurs d'asile. Les demandeurs d'asile ont appris que les réfugiés n'avaient droit qu'à une protection temporaire, et ne pouvaient faire venir parents proches et enfants en Australie. Finalement, le gouvernement a gagné des élections dont l'enjeu principal était son dur traitement à l'égard des demandeurs d'asile.

Le titre de cette œuvre de l'avocat jésuite Frank Brennan est, déjà, significatif. L'auteur explique quelle est la politique suivie par les autorités australiennes en matière de réfugiés, et dénonce sa conception et son exécution sur un ton tranquille, mais passionné. Ce livre sera utile à tous les jésuites qui s'inquiètent du traitement des réfugiés et des demandeurs d'asile, parce qu'il confronte l'expérience australienne aux directives et aux pratiques habituelles en Europe, au Royaume-Uni et aux États-Unis. Il permet donc au lecteur de connaître les règlements appliqués généralement en politique des réfugiés et, en contraste, la brutalité cruelle qui caractérise la solution spécifiquement australienne.

Les avocats peuvent apporter une voix intéressante au discours sur les demandeurs d'asile. Etant donné qu'ils connaissent bien la formulation et l'administration des politiques publiques, ils peuvent clairement comprendre le problème spécifique des réfugiés. Comme le décrit Brennan, le défi des gouvernants est d'affronter la situation des personnes qui ont été forcées à quitter leur pays à cause de persécutions, et, en même temps, d'assurer le contrôle de ceux qui entrent sur le territoire. Ils doivent être de bons citoyens internationaux tout en étant des leaders locaux efficaces. En Europe et aux États-Unis, le défi est lancé par le grand nombre de

personnes qui traversent les frontières pour demander l'asile politique. L'Australie, qui est distante des régions produisant des réfugiés et n'a de frontières terrestres avec aucun pays, a toujours été relativement exempte de devoir accueillir de grands nombres de personnes réfugiées. La récente construction de la « forteresse Australie » a suivi l'arrivée accrue, par mer, de réfugiés de l'Afghanistan et du Moyen-Orient. Les bateaux ont toujours nourri auprès des Australiens leur peur atavique d'être sans défense pour affronter la menace d'une invasion.

Brennan décrit l'accueil réservé aux réfugiés dans le monde comme étant de plus en plus inhospitalier, vu que les nations se préoccupent davantage de la protection de leurs frontières que de l'aide à apporter aux gens qui fuient leur pays. Après avoir ébauché à grands traits l'histoire récente des réfugiés en Australie, il décrit plus en détail les différents éléments des réglementations relatives aux réfugiés : contrôles aux frontières, accueil et détention des demandeurs d'asile, le rôle des Tribunaux dans les sentences sur les demandes, et les prestations mises à la disposition des demandeurs d'asile reconnus comme étant réfugiés.

L'Australie a beaucoup contribué au courant qu'on peut observer dans tous les pays du Premier Monde. Ils ont élaboré une charpente de lois et de contrôle des frontières qui rend impossible de fuir légalement dans un pays riche du Premier Monde pour y demander l'asile. La plupart des nations ont établi un système de visas obligatoires, d'exclusion des personnes qui ont traversé des pays considérés comme peu sûrs, et d'identification de pays d'où les demandes d'asile ne peuvent plus être acceptées. Cela décharge sur les nations voisines pauvres le poids de protéger ces gens qui fuient les persécutions et la guerre. En outre, comme, pour arriver aux pays du Premier Monde, les demandeurs d'asile sont obligés de fabriquer des papiers et de demander l'aide d'intermédiaires, les politiciens ont beau jeu de les qualifier de « malfaiteurs ».

À cela s'ajoute que, dans les pays du Premier Monde, les ministères et les bureaux d'immigration sont convaincus que beaucoup – peut-être la majorité – des demandeurs d'asile ne fuient pas leur pays parce que persécutés, mais sont avant tout à la recherche d'une meilleure vie du point de vue économique. Les gouvernements élaborent alors des réglementations qui décourageront et éloigneront ces personnes. Les pratiques australiennes comprennent notamment la rétention obligatoire et indéfinie, même d'enfants, le refus de prestations et services communautaires aux demandeurs d'asile, l'interdiction de s'approcher des demandeurs d'asile en haute mer, et le financement, en Indonésie, de l'annulation des voyages planifiés. À ceux qui sont reconnus comme réfugiés n'est accordée qu'une protection à titre provisoire. Cela les empêche de faire

venir en Australie leurs époux et leurs enfants. Les États-Unis aussi placent régulièrement les demandeurs d'asile en détention et renvoient leurs bateaux en haute mer. De même que d'autres gouvernements, le gouvernement des États-Unis essaie aussi de limiter les prestations accordées aux demandeurs d'asile. Ils espèrent que des conditions de vie plus dures encourageront ceux qui ont des demandes infondées à retourner dans leur propre pays. En Europe, toutefois, ces mesures sont prises plus prudemment parce qu'elles sont soumises à l'examen de la Convention européenne pour la protection des Droits de l'Homme.

Là où les demandeurs d'asile bénéficient de protection statutaire et de leurs droits humains, le rôle des tribunaux est moins important et moins sujet à controverse que dans les pays où il n'y a pas cette protection. En Australie, il y a de fréquents conflits entre gouvernement et tribunaux, vu que le gouvernement essaie d'éviter toute révision de ses décisions concernant l'immigration. Toutefois, sa tentative d'éviter que les cours ne révisent les causes d'émigration a échoué, car, selon la Constitution, toutes les causes administratives sont ouvertes à la Haute Cour pour révision. Brennan plaide pour le développement en Australie d'une politique qui soit humaine, réaliste, praticable, et efficace. Un règlement juste doit inclure des sentences rapides et justes sur les demandes, la disponibilité à partager le poids d'un ordre international qui provoque la fuite des gens, la possibilité de réexaminer les décisions initiales prises par les fonctionnaires gouvernementaux, et le contrôle des conditions dans lesquelles vivent les demandeurs d'asile, qui doivent être respectueuses de leur dignité humaine. Ce livre pose beaucoup de questions aux lecteurs jésuites qui veulent contribuer à changer la vie des réfugiés. Il invite en particulier à la réflexion sur ce que nous devons faire pour défendre la dignité des personnes dans un environnement politique qui ne la respecte nullement. Les gouvernements et les directions de l'immigration n'ont qu'un intérêt marginal au bien-être des réfugiés. Ils se préoccupent essentiellement de solutions techniques qui puissent réduire le nombre trop élevé de demandes d'asile aux contrôles des frontières. Ils sont souvent préparés à donner une idée fautive des motifs de fuite et de la personnalité des demandeurs d'asile, de façon à pouvoir défendre des solutions draconiennes. De même que d'autres avocats humanitaires pour les réfugiés, les jésuites risquent de devoir entrer sur le terrain de leurs opposants, luttant pour de petites victoires qui ne font que dénoncer les principes immoraux sur lesquels s'appuie cette politique.

La réponse de Brennan, évidente dans le livre, est très instructive. Sa réflexion sur les directives concernant les réfugiés provient de son travail d'accompagnement de réfugiés dans les conditions brutales des centres de détention australiens. Son plaidoyer n'est donc ni totalement détaché, ni purement pragmatique. Il

témoigne des vies et des désirs des demandeurs d'asile eux-mêmes. Dans sa volonté d'obtenir des directives raisonnables et accessibles, il ne se cantonne pas dans la discussion théorique. Il analyse les points sur lesquels la politique australienne est vulnérable du point de vue du défi légal, et où elle peut certes s'effiloche. Les cas légaux présentés défendent les demandeurs d'asile vulnérables et ont aussi une portée plus large.

La deuxième question que ce livre peut amener les lecteurs jésuites à se poser, concerne la culture. Comme les gouvernements occidentaux ont répondu au terrorisme par la guerre, leur traitement des demandeurs d'asile est devenu plus dur et plus restrictif. Cette attitude reflète l'humeur populaire, où la peur et l'importance donnée à la sécurité font que ces gens qui traversent les frontières apparaissent comme une menace pour la société. En Australie, ces attitudes ont été encouragées par les gouvernements de façon à dissimuler et à justifier la brutalité du traitement des demandeurs d'asile. À moins que l'attitude populaire ne change, la manière de traiter les réfugiés n'a que peu de probabilités de changer significativement. Il est donc éprouvant de constater que malgré les efforts d'excellents groupes communautaires et d'églises, notamment de groupes jésuites, des politiciens puissent s'appuyer sur le dur traitement accordé aux réfugiés pour gagner un soutien électoral. Ces dernières années, la lutte pour influencer l'opinion politique a échoué. Il y a donc besoin d'un programme d'éducation publique bien documenté et à long terme. En Australie existent les semences d'une telle campagne, grâce à l'activité de groupes ruraux qui ont été les premiers à exprimer de la curiosité au sujet des réfugiés, et qui ont ensuite été choqués d'entendre ce qui avait été fait aux demandeurs d'asile en leur nom, et ont maintenant engagé des procès. La tradition et l'implication institutionnelle des jésuites en matière d'éducation peuvent constituer une ressource importante si elle peut être mobilisée. La troisième réflexion est ironique. Le père Arrupe a créé le JRS pour affronter des crises particulières, en Afrique et en Asie. Il les considérait comme des situations d'urgence que les ressources internationales de la Compagnie pouvaient aider à résoudre. Depuis lors, le Jesuit Refugee Service est devenu une entreprise jésuite solide et très significative. Mais le problème des réfugiés est devenu endémique, et une solution éventuelle est plus lointaine qu'elle ne le semblait il y a vingt-cinq ans. Le livre de Frank Brennan nous rappelle que les jésuites qui s'engagent dans l'aide aux réfugiés doivent se préparer à rester à leurs côtés pour longtemps.

Original anglais

Traduit par Nicole Abbeles

Andrew Hamilton S.J.
Jesuit Publications, 300 Victoria St.
Richmond, Vic. 3121 AUSTRALIE
<aham@zipworld.com.au>

† RUBRIQUE NÉCROLOGIQUE

† ALOYSIUS FONSECA, S.J.: UNE VIE

20 mars 1934 – 8 février 2004

Oscar Pereira S.J.

Homme authentique à la vision lucide et à l'engagement total, Aloysius Fonseca S.J. était connu de ses amis sous le nom de Aloo. En 1968, alors qu'il était jeune prêtre, il prit la charge de directeur du MPSM et de curé de la Holy Cross Church (église de la Sainte Croix) à Nashik, après la mort tragique de son fondateur P. Barranco S.J. Directeur et prêtre de la mission pendant sept ans, il avait une voiture à sa disposition mais se déplaçait souvent à bicyclette et allait toujours à pied pour rendre visite aux pauvres et aux malades. Ses paroissiens l'appelaient « Gandhiji Father » parce qu'il était si simple, parce qu'il endossait uniquement le khadi et parce qu'il n'avait que très peu d'affaires personnelles. Dans la chaleur ardente de l'été, il n'utilisait pas de ventilateur ; pendant l'hiver glacial de l'Afghanistan il portait des sandales ; telle était sa façon de vivre la pauvreté.

Aloo était entièrement dévoué à la cause des pauvres et des marginalisés, croyant que dans chaque situation les pauvres devraient avoir un pouvoir politique afin d'apporter un changement social. Au début des années 70, quand la Province a traversé une période de transition, passant du travail social caritatif à des projets constructifs de développement, d'éducation non officielle, de sensibilisation et de mobilisation, de mouvements populaires, il a analysé chaque fait de manière critique et objective, ce qui ne l'a pas rendu très populaire aux Rencontres de District (Missionnaire). Ses opinions bien arrêtées et ses analyses sévères sur certaines activités dans la Province lui ont valu l'étiquette de marxiste de la part de quelques conservateurs.

Pionnier dans de très nombreux domaines, Aloysius a fondé l'AFARM (Action for Agricultural Renewal in Maharashtra – Action pour le Renouvellement Agricole dans le Maharashtra) qui donne aujourd'hui un support technique et professionnel à plus de 70 ONG dans le Maharashtra. Il a travaillé pour l'amélioration du cadre de vie des tribus de Nashik, en créant là-bas des centres éducatifs et sociaux ; il s'est transféré à Raighad pour y établir une présence jésuite forte ; et enfin, après presque vingt ans de travail dans le Maharashtra, il a porté son attention sur la région de Delhi, où il a aussi apporté une contribution notable. En 1989, Aloysius a commencé la mission jésuite dans le district de Ropar

dans le Punjabi, en construisant la « Good Shepherd Church » (l'Église du Bon Berger) et un centre social avec des centres secondaires florissants. Pendant son séjour dans la région de Delhi, il a passé une année dans l'Haryana et une autre dans le Jammu-Cachemire.

Voilà ce qu'il a fait. Qu'est-ce qu'il était en tant qu'homme ? Il était rieur et plein d'esprit, et en même temps d'une profonde spiritualité. Ses amis laïcs et ses paroissiens connaissaient cet aspect d'Aloo, le considérant comme un homme très saint et très spirituel, un homme de Dieu dont la spiritualité transcendait toutes les formes extérieures de piété, mais se reflétait dans sa vie simple, authentique et austère et dans son dévouement aux pauvres. Avidé lecteur des romans de P.G. Wodehouse, ses réflexions amusantes laissaient parfois perplexes des sœurs sérieuses dans leurs couvents ; elles étaient déconcertées mais rarement scandalisées, connaissant quel homme de valeur il était. Bien que n'étant pas un homme expansif, il était profondément humain, prêt à aider, à soutenir et à conseiller, prêt à parcourir de longues distances pour rencontrer ses compagnons jésuites.

Il s'est épuisé au fil des ans, et quand il est arrivé en Afghanistan, il a été surpris de découvrir que ses réserves d'énergie n'étaient plus ce qu'elles avaient été. Dans un message par courrier électronique qu'il m'avait envoyé, il avait écrit : « Ma vitalité décline nettement. Un léger problème d'estomac a mis plus de trois jours avant de passer ». Son austérité (que certains pourraient prendre pour de la folie) a été la cause première de sa vitalité déclinante, puis de sa mort. Le 5 février 2004, Aloo s'est préparé pour dîner un oeuf sur le plat qu'il a mangé avec du pain rassis qui était dans sa chambre depuis plusieurs jours. Il est mort quelques jours après, parti rencontrer son Créateur qu'il a si longtemps fidèlement et bien servi.

Original anglais

Traduit par Anne-Hélène Cauwel

Oscar Pereira S.J.
Gana Chetana Samaj
Eragaon, P.O. Balipara
Dist. Sonitpur 784 101, Assam
INDE
<opereirasj@sancharnet.in>

LE DERNIER ADIEU

Oscar Rozario S.J.

La décision du père Lisbert D'Souza (Provincial de l'Inde) et du père Francis de Melo (Provincial de Bombay) d'envoyer un représentant aux funérailles d'Aloysius à Kabul, Afghanistan, a été, à mon avis, vraiment providentielle. Une fois arrivé à Kabul je me suis rendu compte que je ne représentais pas uniquement notre Société (car il n'y avait pas un seul jésuite en Afghanistan), mais l'Inde entière, l'Église Catholique elle-même et tous les prêtres et religieux/euses, puisqu'il n'y avait pas un seul catholique natif de Kabul, pas d'Église ni de prêtre sauf l'envoyé du Vatican Monseigneur Moretti (qui se trouvait hors du pays) et l'aumônier militaire italien (qui ne parlait pas un mot d'anglais). Les seuls catholiques étaient quelques étrangers appartenant au CRS (Catholic Relief Services), à Caritas ou à la Croix Rouge et à d'autres organisations similaires qui réalisent des travaux humanitaires. Je voudrais aussi remercier Jim McLaughlin, directeur du CRS, d'avoir prévenu le P. Lisbert de l'urgente nécessité de la présence d'un membre de la famille des jésuites pour présider les funérailles en anglais. Il exprima ainsi le ferme message que les jésuites n'abandonnent jamais un de leurs frères en mission et restent avec lui jusqu'au dernier moment.

Nous ne serons jamais suffisamment reconnaissants à Jim et Anne MacLaughlin, Selwyn Mukkath, Shaji John et aux autres membres des Catholic Relief Services. Ils ont été merveilleux et ont fait pour notre frère Aloysius ce que nous aurions fait nous-mêmes et encore plus. En absence de sa famille jésuite, ils sont devenus sa famille. Déjà quelques mois auparavant, quand Aloysius se trouvait à Herat, ils insistèrent pour qu'il reste dans une de leurs confortables et commodes résidences, alors qu'il ne travaillait pas pour le CRS, et ils disposèrent même pour lui un dîner gratuit chaque nuit. Et quand le 15 janvier il quitta Herat pour aller pendant quelques temps travailler et chercher d'autres possibilités à Kabul avec Cordaid, ils vinrent de nouveau à son aide. Quand dix jours plus tard ils ont su qu'il se trouvait seul et éloigné aux environs de la ville, ils lui ont offert une belle chambre dans une de leurs résidences, où résidait Selwyn, se sont occupés de tous ses repas et l'ont aidé dans son travail. De nouveau, à la triste et subite mort d'Aloysius, ce fut encore le CRS qui s'occupa de notifier au P. Lisbert la tragédie et, accompagnés de leur compétent et réputé représentant

de Delhi, Chhavi Sinha, ils ont fait absolument tout pour Aloysius – de courir à la recherche des médecins et infirmières jusqu'à aller à la morgue et au cimetière, passant plusieurs heures dans les agences de voyage et dans les ambassades de l'Inde, d'Afghanistan et d'Italie pour résoudre toutes les formalités nécessaires pour la célébration des funérailles, pour que je puisse y assister et tenir le P. Lisbert au courant des derniers événements. Cela dit, permettez moi de raconter ses derniers jours.

Le jeudi 5 février, Aloysius écrivit une lettre à la Mère Nirmala, Générale des Missionnaires de la Charité de la Mère Thérèse, depuis le bureau du CRS, offrant ses services pour leur projet de travail en Afghanistan. Ce même après-midi, une voiture du CRS le conduisit à l'appartement de trois vieilles sœurs de Charles de Foucauld. Aloysius raconta à Selwyn et Shaji qu'il voulait dire la messe pour les sœurs et retourna en taxi à sa vieille chambre pour passer la nuit. Ce soir-là pour souper Aloysius fit lui-même un œuf sur le plat accompagné d'un morceau de pain rassis qu'il avait gardé dans sa chambre depuis plusieurs jours...

Le jour suivant Aloysius dut rester au lit à cause d'une grave crise de dysenterie. L'après-midi il dit la messe chez ses amis du CRS Jim et Anne, et puis alla dîner avec Selwyn chez Shaji et Jérôme, juste à la porte d'acôté. Avant de dîner il s'évanouit. Quand il se réveilla, il confessa qu'il n'avait rien mangé depuis son frugal dîner du jour précédent, à cause de la dysenterie, et qu'il était mort de faim et de fatigue. On a pensé qu'il était partiellement déshydraté. Selwyn lui donna quelques médicaments et le logea dans la chambre d'amis de la maison. Il parut se trouver mieux et décida de goûter un peu de bouillon avec du pain. Une fois couché, nos amis jetèrent un coup d'œil dans la chambre de temps en temps. À chaque fois ils le trouvèrent tranquillement endormi sous les gros édredon et couvertures qu'ils lui avaient fournis en plus du chauffage qu'ils avaient allumé.

Le lendemain, le 7 février, Jérôme jeta un dernier coup d'œil à 8 heures du matin avant de sortir vers l'aéroport. Aloysius dormait toujours. Sans aucun doute, son pauvre corps était vraiment épuisé, certainement parce qu'il l'avait poussé trop loin avec sa générosité, son courage et sa détermination habituels. Pour ne pas l'importuner, Jérôme partit sans lui dire au revoir. Aloysius se leva

finale et partit plus tard au bureau du CRS pour travailler.

Le samedi après-midi, Aloysius célébra celle qui allait être sa dernière messe dans la maison de Jim et Anne. C'était la quatrième messe qu'il avait dite cette semaine chez les McLaughlin et ils ont commencé à plaisanter en nommant la salle à manger « la chapelle de Saint Ignace ». Aloysius se montrait très communicatif et bavarda pendant une heure après la messe, puis se rendit à la résidence voisine avec quelques amis pour celui qui allait devenir son dernier dîner. Après, il retourna dans sa chambre avec l'idée de faire une courte visite en Inde au matin suivant. Quelques instants plus tard, Selwyn entra dans la chambre d'Aloysius pour voir s'il avait besoin de quelque chose et Aloysius insista pour qu'il reste un peu à bavarder. Ils eurent une agréable conversation de quinze minutes et Selwyn deviendra la dernière personne à parler avec Aloysius. Malgré tout, Selwyn était inquiet et se leva toutes les deux heures en pensant à lui. Au matin il ouvrit sa chambre plusieurs fois et, croyant qu'il dormait tranquillement, il partit à son bureau à 9 heures.

Vers 9h45, il envoya une voiture pour le conduire à l'aéroport. Le chauffeur frappa à la porte mais ne reçut pas de réponse. Alors il entra et lui parla sans obtenir aucune réaction. Alarmé, il téléphona au bureau. Rapidement ils se présentèrent avec Jennifer, infirmière d'une des agences de Caritas. Vers 10h15 ils trouvèrent le corps sans vie d'Aloysius couché sur son lit. C'était le dimanche 8 février. Pendant tout le jour, depuis la nuit du samedi au matin du dimanche, il ne cessa pas de neiger et les gens du pays ont commencé à dire que cela était un signe de Dieu pour un homme saint, car il ne neigeait pas à Kabul depuis des années. Pendant trois jours la température a été de 4°C ; sans doute Alu se serait promené dans la maison en pantoufles...

Il y a un détail curieux qui peut être interprété comme on veut. Quand ils se sont réunis avec l'infirmière, d'habitude animée, elle semblait plutôt tendue et pensive. Quand ils lui ont demandé la cause, elle a répondu qu'elle s'était levé soudainement à 5 heures du matin après avoir eu un rêve où sa fille l'avait éveillée en lui disant : « On va te dire d'aller voir un patient, mais cet homme sera déjà mort ». Comme Jim le raconte dans son e-mail au frère Paul Jackson : « Je n'ai aucun doute que le frère Aloysius est décédé en paix avec lui-même et avec les autres ; quand on l'a trouvé, ses mains étaient unies en prière et il souriait... ».

Le mercredi 11 février, Malik Sharaf, un bon ami de Cordaid, est venu me chercher à l'aéroport de Kabul en fin de matinée. Les funérailles d'Aloysius étaient prévues pour le jeudi à 10h30 du matin. Cet après-midi-là, je suis allé avec Selwyn à l'ambassade de l'Inde à

Kabul ; l'après-midi de la veille, on s'était réuni à Delhi avec des fonctionnaires du Ministère des Affaires Étrangères pour que l'ambassadeur de l'Inde délivre un acte de décès.

Le jeudi 12 février a été un jour inoubliable. Vers 8 heures du matin, Selwyn et moi nous étions à la morgue de l'Hôpital Militaire. Aloo nous semblait si frais et calme que j'ai tracé le signe de la Croix sur son front et nous avons dit une prière pour lui. Quand le cercueil arriva, on a habillé Aloysius avec la soutane du P. Lisbert que j'avais apportée, un châle de couleur safran et une étole. Le docteur Cairo, de la Croix Rouge Internationale, avait offert un de leurs véhicules pour conduire Aloo à la chapelle de l'ambassadeur d'Italie pour la messe de requiem. Juste avant la messe, l'ambassadeur italien est descendu pour me présenter ses condoléances et pour exprimer son regret de ne pas pouvoir assister à la messe à cause d'une réunion urgente. Je l'ai remercié pour les services offerts par l'ambassade. Le dimanche de la semaine précédente, Aloysius avait dit une messe en anglais dans ce même lieu avec la présence de personnels militaires de plusieurs pays.

Le Père Gino, aumônier militaire italien, concélébra la messe avec moi. Avec nous il y avait 21 autres personnes, plusieurs d'entre elles appartenant à d'autres religions, y compris deux représentants de l'ambassade de l'Inde, un frère Luthérien et trois soeurs de la Congrégation des Petites Sœurs de Jésus.

À la messe, j'ai dit qu'on s'était réuni pour célébrer les funérailles d'un homme remarquable qui personnifiait la prière de générosité de notre Fondateur, celle de donner et ne pas tenir compte du prix. Sa présence avait été un hommage à tout ce qu'il y avait de bon et beau dans l'être humain et si une étincelle de ce feu, qui avait si vivement brûlé dans le cadre embrasant et brouillé d'Aloysius, parvenait à allumer nos cœurs, ce serait comme l'histoire du grain de blé qui donne fruit uniquement quand il meurt. Aloysius nous a montré qu'il vaut mieux essayer et échouer que de ne jamais essayer, qu'il vaut mieux aimer et perdre que de ne jamais avoir aimé. Ici gisait un homme qui aimait et avait essayé de servir les pauvres, les démunis, les isolés et les souffrants, dans ce cas concret les braves gens d'Afghanistan.

Avec l'aspect d'un homme courant, il était pourtant extraordinaire, simple mais gratifié d'un esprit vif et brillant, avec une profonde capacité pour analyser et évaluer. C'était un pèlerin à la recherche de la Vérité avec un désir implacable et il ne se donnait aucun répit dans cette recherche. J'ai parlé de sa manière sobre de vivre, de son extrême austérité, de ses valeurs

gandhiennes, de son humour et humilité, de son détachement et de son esprit de conciliation. En fait, (ai-je dit), si vous voulez connaître le véritable sens du compromis et du dévouement, vous n'avez qu'à observer Aloo. J'ai dit qu'il n'était pas vrai (comme le disaient certaines personnes) qu'il n'avait ni amis ni famille, puisque par son vœu de chasteté il était uni et appartenait à Dieu et par conséquent au monde entier, ce qui faisait de tous les hommes et les femmes ses amis et sa famille. J'ai aussi parlé de sa tenace persévérance, de sa force morale et de son immense courage. J'ai cité les mots des chansons « It takes courage » et « The Impossible Dream », en particulier la dernière strophe :

*« Et le monde sera meilleur pour ceci
Qu'un homme, dédaigné et couvert de CPRAS,
Tâchait toujours avec sa dernière once de courage
D'atteindre les étoiles inaccessibles »*

Comme il n'y avait pas de missel avec le rituel des funérailles, j'ai dû improviser.

J'ai commencé avec le *shloka* Sanscrit « *asatoma... Shanti, Shanti, Shanti* » (« Conduits-moi de l'irréalité à la réalité, de la mort à la vie »). Puis, intercalant des prières et des citations de l'Écriture Sainte et des poèmes, j'ai chanté l'hymne Marathi de la déclaration de foi de Job : « *Jivant ase Tarak maza...* » (« Mais je sais que mon Rédempteur est vivant... »). Devant le tombeau, au cimetière britannique, j'ai de nouveau entonné le *shloka* Sanscrit avec le « *Shanti* » final et puis, à mesure qu'on descendait sa dépouille mortelle dans le tombeau, j'ai chanté de sa part la prière de notre Père Fondateur : « Prends Seigneur et reçois », dernière prière d'Aloo à son Seigneur, lui qui l'avait si bien servi, et qui allait être, avec le privilège des pauvres, enseveli dans une terre lointaine et inconnue.

Nos amis du CRS nous ont demandé quelques mots en anglais et *dari* (perse) pour les graver sur sa pierre tombale. Le P. Lisbert et moi nous avons proposé ceux-ci :

« En mémoire du Père Révérend ALOYSIUS FONSECA, S.J., Jésuite de Mumbai, Inde, né le 20 mars 1934, appelé par Dieu le 8 février 2004, en mission au service du peuple d'Afghanistan ».

« Je suis au milieu de vous comme celui qui sert »
(Notre Seigneur Jésus).

Original anglais
Traduit par Tania Arias Vink

Oscar Rozario S.J.
St. Pius College
Aarey Road, Goregaon East
Mumbai 400 063 INDE
<piuscol@bom3.vsnl.net.in>

*Cieux, réjouissez-vous!
Terre, sois dans l'allégresse!
Montagnes, éclatez en cris de joie!
Car l'Éternel console son peuple,
Il a pitié de ses malheureux .
(Isaïe 49,13)*

JOYEUSES PÂQUES
À TOUS NOS LECTEURS